

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

INAUGURATION DE LA II^e SESSION PARLEMENTAIRE

ONT COLLABORÉ

A CE NUMÉRO :

Amy Kher
 J. G. des Meules
 J. Rigazzi
 Pierre Morère
 A. Tufferi
 Maurienne
 John J. Papasian
 Ivan Oumont
 G. Athanas
 Etienne Meriel
 E. Psara
 Charles Zahar
 Fouad Amin
 A. Yergath
 Marietta Minottou
 J. B. Vivante
 Rose Marie Hodgson
 Jean Maire
 Orion
 Sem.
 etc., etc.



P.T. 5.-

S.M. le Roi Farouk a inauguré le 19 courant suivant le cérémonial traditionnel la nouvelle session parlementaire.

S.M. le Roi à sa sortie du Pallement en compagnie de S.A.R. le Prince Mohamed Aly, héritier du Trône, et de S.E. Moustapha El Nahas pacha, président du Conseil.

Au second plan, derrière S.E. Nahas pacha, on voit S.E. Afîmed Hassanein pacha, chef du Cabinet Royal.

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924

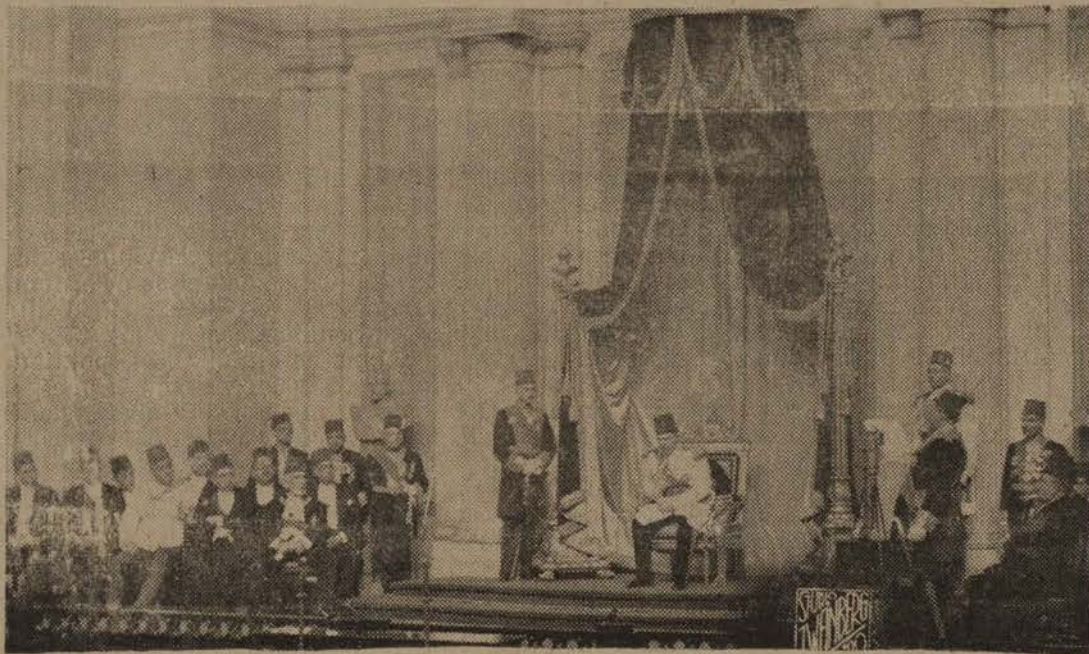
la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

INAUGURATION DE LA II^e SESSION PARLEMENTAIRE



S.M. le Roi Farouk Ier écoutant la lecture du discours du Trône, faite par le Président du Conseil, S.E. Moustapha El Nahas Pacha.

LA CÉRÉMONIE DU DÉPART DU MAHMAL



Au cours de l'imposante cérémonie du tapis sacré «Mahmal», S.E. Moustapha El-Nahas Pacha, président du Conseil, a remis à S.E. Omar Fathi Pacha, Emir El-Hag, le licou du chameau portant le Mahmal. Une revue militaire suivit et on vit la cavalerie, l'artillerie de campagne, de Montagne, anti-tank, l'infanterie, le corps des motocyclistes des radiotélégraphistes, un ambulancier défilant aux applaudissements frénétiques de la foule.

11 NOVEMBRE 1942

En ce 24ème anniversaire du premier armistice, il convient de se souvenir de ceux qui sont tombés entre 1914 et 1918 pour la sauvegarde de la Civilisation et nous le devons d'autant qu'en ces instants se joue sur les champs de bataille d'El-Alamein la bonne moitié du sort de notre Civilisation individualiste vis-à-vis la barbarie païenne collective, mécanisée, qui fait des *Peuples-Maitres*, ou prétendus tels, aussi bien que des «Asservis», de vulgaires troupeaux privés de toute pensée libre, de toute initiative personnelle, tous «esclaves» à la merci d'avidités conquérantes: cela se constate de plus en plus chaque jour.

Depuis 70 ans, de pères en fils, l'impôt du sang fût imposé aux Français. Pourtant telle n'était pas la pensée directrice des survivants de trois guerres, ni celle des morts!

Tous les morts alliés, tous ceux de France, de 70 de 14 ou de 39, ceux aussi qui avant eux tombèrent au Champ d'Honneur dans la dispute millénaire du Rhin, n'ont pas voulu cela et de tous temps ils laissèrent mission aux survivants d'avoir à veiller au mieux-être des Hommes; — ils les avaient mandatés pour empêcher une vigilance énergique et constante, le retour du meurtre collectif qu'est la guerre; — ils les avaient chargés de veiller à ce qu'il ne soit pas fait un usage périodique de ces massacres massifs du misérable bétail humain dans un unique but de pillage systématique, massacres qui déshonorent et ensanglantent l'Humanité, — détruisent la morale si péniblement acquise au cours de siècles d'efforts sur soi; — souillent de leurs hideurs accumulées la réputation du progrès humain et propagent indéfiniment la ruine, la misère et la mort!

Et chaque fois, les survivants trop heureux de s'en être tirés, ont manqué à leurs devoirs civiques par négligence ou lassitude en se désintéressant de la chose publique, et ce désintéressement qui se maintint ainsi après chaque guerre nous a conduits fatalement au bouleversement actuel en permettant l'immense complot contre la Liberté dont en ce jour toute l'Europe est victime.

La grande catastrophe n'est pas accidentelle et elle est due pour une bonne part au reniement de nos morts, à l'insouciance avec laquelle tout danger passé les Peuples oublièrent la «Grande Peur», chacun s'empressant de laisser sous silence le plus possible les sacrifices immenses consentis, par les meilleurs d'entre eux, il y a 28 ans à peine de cela, sur tous les champs de bataille.

Les peuples pour leur malheur ont perdu le culte du Souvenir, et pourtant... tous à la déclaration de guerre avaient par avance consenti au sacrifice suprême avec l'espoir qu'il n'y aurait plus de guerre un jour... du moins pour longtemps, que leurs fils à coup sûr n'auraient pas à subir la grande misère de la lutte des hommes s'entredéchirant.

Et nul ne fit rien pour empêcher le retour de pareille vilénie dans la trêve de vingt ans qui suivit l'avant-dernier armistice.

Les hommes ont failli aussi parce que personne au monde ne pouvant rendre aux morts, ce que par dévouement à la cause commune ils avaient librement donné, à savoir: *leur vie*. — on l'avait tout simplement oublié: là fut la faute impardonnable que les hommes payent aujourd'hui.

Voilà pourquoi tous ceux qui sont vivants demeurent moralement les tributaires des morts, leurs débiteurs... indéfiniment.

« En suivant la chaîne des temps, nous dit Jacques Bainville dans la préface de son ouvrage « Histoire de deux Peuples », nous suivons la chaîne des responsabilités et des causes. Comme nous sommes liés les uns aux autres? Comme il est vrai, selon le mot d'Auguste Comte, que les vivants sont gouvernés par les morts? Tour à tour, les Français ont recueilli le fruit

« de la sagesse de leurs devanciers et souffert de leurs erreurs. Nous n'échapperons pas à cette Loi de dépendance. Comprenons du moins comme elle agit. »

L'Histoire est, semble-t-il, un éternel recommencement parce que les hommes oublient les enseignements du passé, qu'ils n'y croient guère; aussi un quart de siècle à peine après la sanglante échauffourée de 1914, voilà de nouveau le Monde plongé depuis 4 ans dans les horreurs d'un cataclysme sans précédent dans les annales tragiques de l'Humanité! Les morts eux-mêmes en frémissent dans leurs tombes!

A ceux qui restent ou resteront, aux «Vieux» encore debout, s'impose aujourd'hui plus impérieusement que jamais le devoir sublime de commémorer et de magnifier le rôle de ceux dont les poitrines ont constitué le rempart inexpugné de la Civilisation.

Honneur et respect à tous ceux qui sont tombés ou tomberont, mais gloire et dévouement aussi à ceux qui en réchapperont!

C'est à nous tous, bénéficiaires du sacrifice des disparus qu'il incombera d'exalter leurs vertus en accomplissant énergiquement notre humble devoir civique sans arrière-pensée d'égoïsme, chacun dans sa modeste sphère, sans trêve et sans merci, avec courage et ténacité jusqu'à la fin. Devoir grandiose pour une besogne obscure sans doute, peut-être bien sans grands risques ni éclat particulier, mais que l'avènement d'une conception moderne de servitude sans conditions, de «L'autarcie» des potentats actuels, rend indispensable.

Prenons y garde, la Liberté et l'Intelligence Humaines sont en danger.

Le dogme de l'infaillibilité politique que comporte cette forme de Gouvernement et que prônent les Dominateurs de fortune nouvellement installés sur le parvois dans une France aveuglée, ont couvert dans un armistice qui devait être dans l'honneur, les décisions funestes à l'intérêt de la France en particulier, des Alliés en général, ravalant au plus bas niveau l'honneur de notre malheureux pays.

D'après la nouvelle doctrine,

« sous l'idole moderne, l'individu doit se dissoudre dans la foule, il ne compte plus. Le respect de la personne humaine, signe du degré de civilisation auquel atteint un peuple, disparaît. Il faut fondre une masse se amorphe, une masse faite pour le choc. Peu importe que les êtres souffrent et meurent: la masse allemande écrase tout.

« Pour s'exercer, l'intelligence n'a plus d'autre domaine que celui de la destruction. Fini le temps des livres; les vestiges de la pensée libre se consument dans le brasier des autodafés... »

Telle est la constatation des émissions de l'All India Radio (poste de Delhi) stipulée être «L'Héritage des Germains».

Et c'est vrai.

Tout ce qui se passa entre le 11 Novembre 1918 et ce jour où la victoire des Démocraties s'avère évidente, ne se rapproche en rien du rêve qui hanta les morts et les vivants de la grande Tuerie. Ils voulaient tous d'une Humanité délivrée de la guerre, meilleure et plus juste, c'est pour ce but dernier qu'ils avaient par avance consenti à souffrir et mourir, que 5 années durant ils demeurèrent stoïques sous la mitraille, sous la pluie et dans la boue, au froid, sales et pouilleux.

Les uns et les autres avaient la conviction profonde que leurs enfants ne reverraient pareilles horreurs, chacun supposant qu'il y avait eu assez de martyrs pour que de longtemps il n'y en eût plus d'autres. Hélas! Puis disaient les *Poilus* puisqu'il y a un tribunal pour régler les dissensions entre individus, pourquoi n'y en aurait-il pas un pour les Nations chargé de traiter des différends, de juger toutes questions litigieuses?

Nous étâmes ce Tribunal Suprême, il lui manqua pour pouvoir vivre une puissante gendarmerie chargée d'inspirer le respect aux gansuers éventuels. Il fut dé-

truit par de misérables trublions, petites gens, sans que les Nations ne fussent intervenues dans leur certitude de ne plus avoir à craindre la guerre!... Douce confiance qui coula cher aux Peuples, agréable quiétude qu'ils payent de leur sang.

Car, l'Allemagne est incorrigible et ambitieuse *Deutschland über alles!* Elle eut des Associés.

Aussi la guerre est revenue rapide, atroce, féroce, sans pitié, ignoble dans ses manifestations de cruauté, plus que jamais. De mémoire d'homme on ne vit telles honte au grand jour et telle sauvagerie d'anthropophilèques en rut, une aussi surprenante expansion de brutalité sanguinaire.

Pour toutes ces raisons nous devons nous souvenir de nos morts sans oublier ceux qui échapperont au massacre pour ne plus mentir ou nous dérober à l'appel de l'au-delà. Justice et un peu de bonheur pour tous disent les disparus. Aujourd'hui plus que jamais nous devons leur promettre de leur tenir parole.

Qu'à l'avenir «Raison et Science» soient l'apanage des Démocraties. Il faut que l'Homme s'élève au-dessus de la misère et de l'animalité, (et il le peut si on lui en laisse les moyens), pour accéder enfin à la dignité et aux joies de l'Intelligence souveraine exempte de tout sot orgueil, des folles ambitions aussi qui font des traites inintelligents chez nous comme chez les autres.

Telle est en résumé notre dette envers les morts, reste à délimiter et déterminer en une véritable déclaration de principe ce que nous devons aux Combattants Volontaires de la France Libre. Il faudra le crier très haut. En face de la Proclamation des Droits Imprescriptibles de l'Homme et du Citoyen promulgués par la Législative et la Constituante en 1789-93, il appartiendra à la France régénérée en les Ans 1942 et 1943, d'ériger la Charte Internationale du Combattant de telle manière qu'elle soit un titre définitif et durable de reconnaissance à l'égard des sauveurs de l'Humanité; il faut qu'elle soit en outre une menace pour les fauteurs éventuels de troubles dans les temps à venir en leur réservant barre sur les vaincus. Nous devons tout prévoir et nos morts nous le demandent, il FAUT s'exécuter!

Qu'advient-il sans cela des familles de ceux tombés au champ d'honneur pour les autres? de celles de tous les martyrs civils de France, de Pologne, de Hollande, d'Angleterre, de Grèce, de partout?... Et ils sont millions! Qu'advient-il des engagés eux-mêmes quand démobilisés sur le tard, la guerre terminée, on aura oublié la valeur profonde, intangible, de leur élan patriotique pour ne se souvenir que de leur âge?... Ils seront trop vieux pour se créer une nouvelle situation.

Le Père «La Victoire», feu Clémentineau d'auguste mémoire, ce jacobin qui sut mourir debout, y songea, en 1918 et fit promulguer des Lois de protection pour les démobilisés; lois substantielles d'ailleurs et fort justes. Quel compte en tint-on,

Pendant combien de temps,

Les «Poilus» les ont-ils seulement connues,

Quoi qu'il en fut, bien que jamais abrogées, elles ne furent jamais respectées.

De cela il ne faut plus: nos morts nous le défendent, car, il ne faudrait pas qu'étant toujours au tour des mêmes de mourir pour les autres — (selon une expression chère aux «Poilus» de l'autre guerre) — il soit encore toujours au tour des mêmes de pâtir après la tourmente! Il est des possibilités d'équilibre à envisager en toute justice comme en très simple équité, à l'occasion de la Paix prochaine.

Enfin, cette «drôle de guerre» ressemble tellement à une lutte de classes qu'il importe de mûrement réfléchir aux problèmes de la future Paix.

De nos morts qui reposent leur dernier sommeil dans tous les coins du globe, ceux qui dorment au bon soleil d'Egypte depuis longtemps avant même la venue de Bonaparte, tous ceux des campagnes lointaines de Madagascar, de Chine, que sont venus rejoindre ceux de 14 morts de l'Arabie, de la Palestine ou de la Syrie, ont frémi à l'heure de la grande blessure de notre Pays en juin 1940, ils ont également ressenti le vieux sol sacré des Pharaons vibrer douloureusement à l'annonce de leur misère, de leur douleur étrange, car la France est aimée en Egypte!

Et c'est pourquoi au tréfond de soi, chaque Français lui en conserve vive reconnaissance, sympathie affectueuse comparable à celle que chaque Français réserve religieusement au sol sacré de la Patrie!

En ce 11 Novembre 1942 précurseur des prochains armistices de la Victoire, sur les tombes des martyrs innombrables de la Civilisation, qu'ils reposent en terre étrangère ou sur les champs de la Patrie, nous prendrons l'engagement solennel de ne pas renouveler demain les fautes d'hier, d'éviter les prochaines, la guerre finie.

Recueillons-nous en songeant à tous ceux qui sont sacrifiés, qui se sacrifient quotidiennement pour la défense du sol sacré de la Patrie, pour sa libération, pour la Civilisation.

A tous ceux qui souffrent et qui meurent pour l'Idéal, le Monde doit en ce jour solennel rendre un hommage de gratitude infinie, l'hommage le plus respectueux.

Aux morts d'Al-Alamein, des Philippines, d'Alger, de Stalingrad, d'Athènes, de Paris, de Londres ou de Varsovie et de toute l'Europe, à tous les humbles qui se sacrifient dans la modestie d'un anonyme qu'aucune autre gloire ne saurait atteindre, va en ce jour l'expression de profonde admiration des Français anciens combattants de 14; aux Sauveurs présents de l'Humanité un respectueux souvenir, ému et attendri de reconnaissance.

Et nous conclurons en répétant à satiété:

Honneur aux morts des guerres, Liberté et Justice pour les survivants, Paix à tous les hommes de bonne volonté. On le doit, il le faut donc.

PIERRE MORÈRE

Suez, 11 Novembre 1942.



Les troupes britanniques coopèrent pleinement avec leurs alliés américains dans les opérations d'Afrique du Nord. Notre photo représente des troupes de la 1ère Armée britannique, dans les environs de Tébourba



AVEC LA GLORIEUSE VIII^e ARMÉE

L'Air-Chief Marshal Sir Arthur Tedder examinant des photos prises au cours d'un bombardement.

DEUX MESSAGES DU ROI DES HÉLLÈNES

S.M. Le roi Georges II des Hellènes a envoyé le télégramme suivant au général Sir Harold Alexander:

Mes plus sincères félicitations, à vous et à vos hommes, pour le grand succès de votre magnifique opération au désert. Je suis fier du fait que des troupes grecques prennent de nouveau part à la lutte contre l'ennemi commun. Je vous souhaite de nouveaux triomphes et bonne chance.

Sa Majesté a adressé par ailleurs le message suivant à l'air-chief marshal Sir Arthur Tedder:

Toute mon admiration pour les glorieux exploits des forces aériennes alliées placées sous votre commandement. Je vous souhaite de continus succès et triomphes.

Soldats britanniques se lançant à l'assaut, baïonnette au canon.

Prisonniers Italo-Nazis.



RHUME DES FOINS

Que l'amour soit une maladie, personne, je crois, ne le contestera. Les malheureux qui en sont atteints présentent tous les sympatômes d'une grave affection organique, depuis l'accélération des battements du coeur, jusqu'aux accès de délire, sans oublier le manque d'appétit, la torpeur, l'insomnie et la courbature fébrile. On les voit tomber de la dyspepsie dans l'apepsie et la suite. Il en est même qui vont jusqu'à la privation de la vie.

Mais, ceci dit, personne encore n'a pu déterminer exactement à quelle classe de maladies il convenait de rattacher cette dangereuse affection. Selon la doctrine classique, elle résulterait d'un choc ou d'une commotion vive, et s'apparenterait ainsi à la jaunisse et à l'aliénation mentale, avec lesquelles, il faut bien le reconnaître, elle offre plus d'un point commun.

Certains auteurs lui assignent une origine microbienne, et engagent en conséquence les jeunes gens à faire bouillir les lèvres des jeunes filles avant de s'en servir, afin d'éviter toute contagion.

J'ai mes idées sur ce problème. J'en ferai peut-être un jour l'objet d'une communication à l'Académie de Médecine. Je vous les confie en attendant.

Je professe que l'amour est une variété du rhume des foins.

Vous connaissez cette curieuse maladie, que l'on attrape ainsi que son nom l'indique, à l'époque des fenaisons; lorsqu'on a commis l'imprudence de prendre le soleil pour témoin de ses rêveries ou de sa sieste, couché dans un bain d'herbes odorantes. Le rhume des foins se manifeste par de fréquents éternuements, dont la répétition provoque bientôt une fatigue extrême, et par des picotements des paupières, qui entraînent une abondante sécrétion des larmes. Le mal est dû à de très fines particules de pollen qui, se déposant sur les muqueuses, les irritent.

L'amour a une cause analogue. Le vieux philosophe Empédocle un peu trop oublié de nos jours, disait que de chaque corps émanent des myriades d'atomes qui bombardent les autres corps et pénètrent dans leurs pores. Cette hypothèse remarquez-le anticipait de façon géniale sur la découverte moderne des corps radio-actifs. C'est elle, d'ailleurs, aujourd'hui encore, qui fournit l'explication traditionnelle du phénomène de la perception des odeurs: des parcelles infimes de matière entrent en contact avec nos papilles, olfactives et les excitent de façon agréable ou fâcheuse. Empédocle justifiait de même très audacieusement, la vision par de véritables «émanations», d'images minuscules, qui partant de chaque objet venaient frapper notre rétine.

Si l'on admet cette théorie, comme il devient facile de définir l'amour. C'est un rhume des foins où le rôle du foin est tenu par le corps aimé, d'où s'exhale un véritable pollen d'images infiniment petites. Ces chers corpuscules viennent pénétrer dans nos pores — d'où l'expression «avoir quelqu'un dans la peau» — et y déterminent diverses réactions cutanées, telles que rougeurs, paleurs, frissons, chaleurs subites, tremblements, sensations de douleur ou de

plaisir. Nos sens sont chatouillés, notre organisme tout entier reçoit l'effluve, les corpuscules s'introduisent sournoisement jusque dans notre cervelle, où ils font de terribles ravages. Les symptômes deviennent de plus en plus graves; le malade éprouve de furieuses démangeaisons d'écrire ou de téléphoner.

C'est l'amour dans toute sa virulence. Il est rare, certes, qu'il s'accompagne de crises d'éternuement, comme le rhume des foins proprement dit, mais on constate souvent l'hypersensibilité des glandes lacrymales.

A remarquer enfin un détail, hélas! important: de même que le rhume des foins prend sa forme la plus irritante à l'époque où l'on coupe les foins, de même l'amour ne se manifeste jamais de plus cuisante manière que lorsque les amants sont fauchés.

Maurienne

BREAD OR COFFINS

M Courvoisier, of the International Red Cross, reported that the islanders of Syra and Chios telegraphed to Athens «Send wheat or coffins». — News Item.

*Swept like November leaves in rotting piles
They lie, the hungry thousands, dying, dead,
Hellènes of Helicon, and of the Isles,
«Send coffins if you cannot send us bread»,
They cry. «If law of war decrees no wheat
For starving children of a pillaged land,
Then send at this hour a winding-sheet.
Eschew the infamous, eternal brand
Of friend who friend deserted, fearful lest
A mighty foe, with iron fist blood-red,
That little mercy from weak hands should wrest.
«Send coffins if you cannot send us bread.»*

*The echo to Olympus rang, and Zeus
Grey-eyed Athene sped, to beg this truce.*

ROSE MARIE HODGSON

Charité Suisse

LE MARTYRE DE LA GRÈCE

UN APPEL ÉMOUVANT DE LA CROIX-ROUGE SUISSE

«La Gazette de Lausanne», sous la plume de son rédacteur en chef M. G. Rigassi a publié l'appel émouvant ci-après demandant au peuple suisse de venir en aide aux enfants hellènes. La réponse fut rapide, pratique, efficace. Les hellènes n'oublieront jamais la sympathie et les efforts que le peuple suisse témoigna dans les moments tragiques que traverse la Grèce, soit par sa Croix-Rouge soit par ses offres généreuses continuant la tradition des Eynards.

Il faut reparler de la Grèce et de la famine qui décime sa population; nous n'avons pas le droit d'oublier l'effroyable détresse qui met en péril l'existence d'une nation à laquelle l'Occident doit une des parts les plus précieuses de sa civilisation. Car c'est bien un des drames les plus atroces de l'histoire qui continue à se dérouler sur ces rivages jadis bénis des dieux, sur cette terre qui vit naître et s'épanouir la sagesse et la beauté.

Certes, le calvaire du peuple grec a suscité une sympathie universelle, qui ne s'est pas traduite en paroles seulement. Grâce aux démarches entreprises par le Comité international de la Croix-Rouge auprès des puissances belligérantes, des vivres, des médicaments envoyés par la Turquie, la Suède, les Etats-Unis, le Canada, la Suisse ont pu être distribués à la population civile hellénique. Des mesures spéciales ont été prises pour venir en aide aux enfants; mais, en dépit de tous ses efforts, la délégation de la Croix-Rouge n'est pas encore parvenue à donner aux petits affamés les deux repas quotidiens qui leur seraient nécessaires, et la mortalité infantile ne cesse d'augmenter.

* * *

C'est que l'on a peine à se figurer l'atrocité des souffrances endurées par le peuple grec, et plus particulièrement par les enfants. Dans son dernier fascicule, la *Revue internationale de la Croix-Rouge* publie à ce sujet des détails déchirants, accompagnés de photographies qui fendent le cœur.

On y voit des enfants épuisés d'inanition, qui ont été recueillis dans les rues où ils erraient à l'abandon et rassemblés dans un asile: pauvres petits êtres qui n'ont plus, littéralement, que la peau sur les os, dont le corps squelettique est surmonté d'une tête livide qui semble être celle d'un très précoce et minuscule vieillard, aux grands yeux emplis d'une tristesse infinie. Une autre photo nous montre un camion rempli de morts entassés pêle-mêle: ils sont, paraît-il si nombreux qu'ils sont laissés des heures durant, sans cercueil, dans les maisons et dans les rues jusqu'à ce que la Municipalité d'Athènes les fasse transporter à la morgue...

Et pourtant, le ravitaillement de la capitale est facilité par la proximité du Pirée! Quant au ravitaillement des provinces et des îles, nous dit le rapport de la Croix-Rouge, il rencontre des difficultés de transport presque insurmontables. On a réussi cependant à envoyer quelques vivres et à créer cent cinq cuisines de soupes populaires dans les provinces, ainsi que dans certaines îles. L'arrivée des vivres dans un village isolé a été décrite dans une lettre que reproduit la revue et dont je me sens pressé de citer un passage particulièrement émouvant.

Il s'agit du village d'Issari, en Arcadie, perché au flanc d'une montagne à 900 mètres d'altitude, et dont les 1500 habitants, privés de pain et d'huile, se nourrissaient de racines, de glands de chênes et de feuilles que l'on donnait autrefois aux porcs. En mai dernier, la commission de gestion de la Croix-Rouge leur a fait distribuer par un agent qui s'est rendu sur place, 2.500 okes de farine et 1000 okes de haricots, «sauvant ainsi pour plusieurs jours un village qui en était à sa dernière extrémité.»

Alertée par le crieur public qui la convoque à l'Eglise pour la distribution des vivres, la population tout

entière, hommes, femmes, enfants, beaucoup à demi mourants, s'achemine vers le lieu saint pour ce qu'elle considère comme le «jour de la Résurrection»:

La vallée de Saint-Nicolas a été submergée de tous ces êtres fantastiques qui ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes et se couchaient sur l'herbe les yeux fixés sur le point d'où allait apparaître la voiture. Chacun, en attendant, racontait au voisin par quel miracle il était encore en vie. Quelques enfants parmi les plus vifs s'étaient juchés sur les rochers, les yeux fixés sur la route, comme des éclaireurs. Une voix, très affaiblie, mais joyeuse, se fait entendre vers 10 heures: «Les voici! Les voici!»

Du coup, tous les «squelettes» sont sur pied. Les mains font machinalement le signe de la croix, les lèvres murmurent l'hymne du Christ ressuscité. La voiture arrive, qui porte avec elle la vie de tant d'êtres humains.

Le premier qui en descend, c'est le représentant de la Croix-Rouge. Mais à peine a-t-il mis pied à terre qu'il est enlevé, porté, acclamé par la multitude affamée. Le cœur se serre à ce spectacle...

...La distribution a été faite de la façon la plus équitable et s'est terminée à six heures de l'après-midi. Le lendemain, tous les jours à pain étaient allumés. Avec la fumée qui s'échappait des cheminées, montaient au ciel les vœux de tous ceux que la Croix-Rouge a sauvés d'une mort certaine.

* * *

Hélas! tous les efforts de la Croix-Rouge, si méritoires soient-ils, ne sont que peu de chose en face d'une situation qui ne cesse d'empirer, à cause, notamment, de la mauvaise récolte de blé: rarement la saison a été aussi défavorable dans ce malheureux pays sur lequel le sort semble s'acharner. Sur 6.100.000 habitants, plus de la moitié devront être nourris au moyen de blé importé. Pourra-t-on en faire venir en suffisance? Le rapport estime que, pour sauver le peuple entier de la famine, il est indispensable d'augmenter les arrivages de légumes secs et de produits lactés.

Pour acquérir ces derniers et pour les transporter, pour soigner les malades, pour sauver les enfants qui dépérissent, il faut de l'argent, et il faut agir rapidement.

Nous l'avons déjà dit, mais on nous permettra de le répéter: les souffrances indicibles dont l'écho nous parvient devraient être soulagées quels que soient ceux qui les endurent; mais ce devoir d'humanité est plus impérieux encore quand il s'agit du peuple envers qui toutes les nations civilisées ont contracté une éternelle dette de reconnaissance. Ainsi que M. J. Delebecque l'écrit dans l'*Action française*, d'Europe et l'Amérique sont engagées d'honneur à ne pas laisser périr la Grèce».

Et la Suisse doit continuer de collaborer à cette oeuvre de sauvetage. Certes notre peuple a compris son devoir d'humanité; il a déjà fait beaucoup pour les enfants victimes de la guerre, mais la détresse des petits Grecs est sans pareille. Epargné comme il l'est par rapport à ceux qui souffrent vraiment, notre pays peut et doit faire davantage encore s'il veut prendre sa part des épreuves qui accablent presque tous les peuples.

Un magnifique exemple a été donné par l'Eglise nationale vaudoise, dont la campagne de «parrainages»

destinés à venir en aide aux enfants grecs, a, en peu de temps, produit plus de 150.000 francs. Si dix cantons suisses faisaient à leur tour l'effort de l'Eglise vaudoise, on estime à la Croix-Rouge que le budget de toute l'action de secours aux enfants hellènes serait intégralement assuré.

Je n'en dirai pas davantage. Je connais les abonnés de ce journal, il en est peu, j'en suis sûr, que cet appel laissera indifférents.

G. RIGASSI

* * *

En Suisse, l'appel ci-haut adressé au peuple, aussi bien par M. Wartenweiler que par M. Rigassi, a été entendu. De toutes parts les témoignages tangibles de sympathie ont afflué et le Comité National a pu immédiatement se mettre à l'oeuvre et aider efficacement aux efforts de la Croix-Rouge.

C'est ainsi que la «Guide du Livre», l'association qui groupe plusieurs milliers d'adhérents annonce dans le dernier numéro de son «Bulletin» que grâce à son magnifique ouvrage «Hommage à la Grèce» et aux dons recueillis elle a pu acheter un wagon de dix tonnes net de lait condensé d'une valeur de 30 mille francs.

Le wagon sera plombé au départ de Lausanne et ne sera ouvert qu'à Athènes par le délégué de la Croix-Rouge, qui assurera le contrôle de la répartition du lait.

* * *

Nous reproduisons également cette lettre publiée par la Gazette, au lendemain de son appel:

Monsieur le rédacteur en chef,

J'ai lu avec une profonde émotion, dans la Gazette du 26 septembre l'article intitulé: «Le martyr de la Grèce», et ci-inclus j'ai l'honneur de vous remettre 20 francs en billets de banque et quatre boîtes de lait condensé, en vous priant de les faire parvenir à leur destination.

J'estime que ce dernier petit don aura plus de valeur pour les enfants affamés de Grèce que le versement en espèces, car malheureusement en Grèce on ne peut pas acheter actuellement du lait pour l'argent.

J'ai acheté ces quatre boîtes de lait condensé, il y a deux ans, dans la juste prévision d'une longue et dure guerre et en me rappelant la terrible disette de lait en 1917-1918 à Vienne, disette qui causa alors la mort de milliers d'enfants. Je ne crois pas que je puisse faire un meilleur emploi de cette petite provision qu'en la donnant aux malheureux enfants de la Grèce, et je suis convaincu que nombre de citoyens suisses et étrangers qui disposent encore de certaines petites réserves dont ils n'ont pas besoin pour le moment, suivront mon humble exemple. En fait, certaines denrées alimentaires comprimées et d'une conservation illimitée, comme par exemple le lait condensé sont dans les circonstances actuelles plus utiles à l'aide aux enfants que des dons en espèces.

Et vous priant de bien vouloir publier cette lettre si vous le jugez utile, veuillez recevoir, etc. A.T.

LES MÈRES DES GUERRIERS

O toi mère qui perdis ton rejeton choyé
Et les larmes de ton âme s'écoulaient intarissables.
Verse une larme pour le fils d'une autre infortunée
Qui a tué ton fils dans la lutte effroyable.

Et toi mère bienheureuse qui accueilles, bras ouverts
Ton enfant sur ton seuil, les yeux humides de joie
Verse une larme pour l'enfant d'une autre malheureuse mère

Que la balle de ton fils dans la bataille tua

(Trad. du Néo-Grec par E. Psara)

G. ATHANAS

LA SENTINELLE SUR L'ACROPOLE

Je crois en la Grèce éternelle,
En son destin brillant et beau
Pensant à cette sentinelle
Qui fut fidèle à Son drapeau.

Quand sur l'Acropole d'Athènes
Son oriflamme encor flottait
D'en bas, telle une infâme hyène,
Le traître, dans la nuit montait.

En deuil et gémissant de peine
La sentinelle, en haut l'entend
Il pense à l'étendard hellène
Qui flotte son dernier moment.

Le laisse-t-il à cet impie?
— Non! Son serment sera tenu.
Grèce! Avec joie il sacrifie
Son sang d'un soldat inconnu!

Telle une étoile, un météore
Le crépuscule transperça:
Serrant son drapeau bicolore
Au précipice il s'élança.

Surgis, ô Byron! Les pervenches
Couleur de ciel, sur ton tombeau
Avec les nivéoles blanches
Te parlent du glorieux drapeau.

Symbole de l'Hellade libre,
A ton grand coeur il devient cher
Quand de la Tamise et du Tibre
Tu vins en Grèce d'outre-mer.

A Missolonghi ta belle ombre
Plane au dessus des lieux sacrés
Toujours majestueuse et sombre
Elle y salut les guerriers.

Parmi les ombres immortelles
Tu recevras ce jeune héros
L'emmenant aux champs d'asphodhèles
Aux suaves sons, au doux repos.

Poète! Etant la Sentinelle
Bravant la peine et le tombeau
Tu crus en la Grèce éternelle
En la clarté de son flambeau.

IVAN OUMOW

Petits problèmes littéraires**ROBERT DE MONTESQUIOU
OU LA RÉACTION DU MODÈLE**

Mr. J.-B. Vivante prépare un essai sur Robert de Montesquieu. Persuadés que sa thèse intéressera nos lecteurs, nous lui avons demandé, avant sa parution, une vue synthétique que nous publions ci-après.

N.D.L.R.

Par qui tel personnage fut-il inspiré au poète est une question qui passionna toujours les amateurs de la chose de Lettres.

Il nous semble encore entendre M. René Monglond, le rare professeur de littérature de l'Université de Grenoble, se gargariser voluptueusement des arguments que faisaient de Mme Lindsay et non de Mme de Stael ou de Juliette Talma ou de Mme Récamier le modèle de l'Ellénore de Benjamin Constant.

Cette curiosité n'est d'ailleurs pas le propre de la chose de Lettres seule : l'amateur de peinture est ravi de savoir que ce personnage à gauche de telle fresque de la Chapelle sixtine représente Jules II et que ce torse reproduit le galbe somptueux d'Antinous.

Retrouver le modèle, le reconstituer, essayer de le ressusciter tel qu'il a été, pour le confronter ensuite avec la création de l'artiste : voilà un des problèmes passionnants que toute oeuvre d'art suscite.

Un autre problème, tout aussi passionnant, mais plus rare, plus difficile à résoudre, est le suivant : quelle fut la réaction du modèle devant l'oeuvre d'art qui le reproduit.

Cette réaction, un chacun l'a expérimenté, ne fusse qu'en se faisant photographier. La comparaison entre l'image que l'on se fait de soi-même avec l'image projetée sur le papier, la toile, ou dans le marbre, n'est pas toujours en faveur de celle-ci ; celle-là étant inmanquablement plus flattée.

*«Chose étrange de voir comme avec passion
«Un chacun est chaussé de son opinion.*

Mais on n'ose exprimer cette opinion trop fort : il est bon ton de considérer comme négligeable cette éphémère écorce de chair. Lorsque le portrait a tort, on le met au cabinet.

Pour l'oeuvre littéraire, qui prétend saisir l'âme et la dépeindre, la réaction est plus complexe.

Une «première» au XVII^e siècle ; les exquises «précieuses» se pressent aux meilleures places ; le rideau se lève et, dès les premières répliques, tout le monde comprend de quoi il en ressort : c'est le péché mignon du siècle, la préciosité, qui va être mise au pilori.

Quelle attitude les Arthenice, Argenice, Mandane, Mélanie et autres Sapho vont-elles adopter ?

La plus élégante, naturellement : ne pas se reconnaître. Ce n'est pas elles que Molière caricature, mais leurs caricatures : ces ridicules pécores de province qui veulent se donner le bel air de ces dames de Paris...

A la parution des «Caractères» de La Bruyère, ce fut plus grave : quelques ducs furent obligés de se reconnaître et La Bruyère faillit être bâtonné.

Se sentir tout vivant devenir un «type» ; d'individualité changeante, subjective et contingente passer

à l'état de personnalité définie, objective et stéréotypée pour l'éternité alors que des chances d'évolution, d'amendement, sont encore possibles ; avoir la sensation qu'une vie faite de notre moi, vit d'une vie indépendante de notre volonté ; c'est l'expérience que fit deux fois le comte Robert de Montesquieu.

C'est tout d'abord Huysmans qui s'empara de cette puissante personnalité. Huysmans ne le connaissait pas personnellement : il ne l'entrevit qu'une seule fois dans le jardin de Goncourt, où Montesquieu ne lui adressa même pas la parole. Mais il le connaissait par ouïe-dire : les excentricités de l'esthète décadent défrayaient la chronique parisienne : on s'entretenait avec délice de la façon étonnante dont le comte avait décoré les combles que son père venait de lui céder dans l'hôtel familial.

Pour y accéder, il avait fait greffer sur le grand escalier un «colimaçon». Comme ceuli-ci rappelait la forme d'un sentier, Montesquieu decida d'utiliser cette disposition : il garnit le couloir de tapisseries anciennes, dites verdure, recouvrit le sol d'un tapis couleur de mousse et accrocha sur les parois des animaux de faïence et de bronze, des lanternes de procession, des instruments de musique ancienne.

Une pomme de canne rococo en porcelaine de Saxe ouvrait une baie au sommet de cette montée ; un cordon de singes en bronze rattachés l'un à l'autre par un de leurs bras, servait de cordon de sonnette qui mettait en branle une clochette de monastère ou de troupeau...

Le reste de l'appartement était à l'avenant : un cuir vert et or, frappé de plumes de paon chargées de représenter les cent yeux du savoir, recouvrait les murs de la bibliothèque ; une chambre, consacrée à la lune, avait une paroi bleu-nuit, une autre paroi grise à petits dessins en camaïeu saupoudrés d'or pâle, une troisième en cuir d'argent vergelé de branchettes bleutées et la quatrième en velours gris ; enfin le lit de l'esthète affectait la forme d'une chimère «car, dit-il dans ses Mémoires, s'endormir et s'éveiller dans sa chimère offre une idée engageante et rassurante qui devait enchanter l'entrée dans le sommeil et embellir le retour à la lumière...»

Par ces quelques indications on peut se rendre compte de la nature de l'esprit qui présidait à ces «arrangements décoratifs», esprit dont le concours du passé matériel amplifiait la fantaisie.

Peu de personnes étaient admises à visiter «la cavité diaprée». Mallarmé y passa cependant une soirée et c'est de lui que Huysmans obtint les éléments avec lesquels il construisit son des Esseintes, héros étrange de l'étrange «*A rebours*», — roman sans actions, sans intrigue, sans personnages, ou plutôt à personnage unique : des Esseintes.

Le livre connut un succès considérable et aussitôt

tout le monde fit une clef unique : Robert de Montesquiou.

Le comte fut, tout à la fois, flatté et furieux : l'écho en retentit encore dans ses Mémoires : «*Les pas effacés*».

* * *

Mais Marcel Proust devait lui jouer un tour plus grave : Huysmans, au fond, ne l'avait dépeint que du dehors ; Proust, lorsqu'il fit de Montesquiou son grand seigneur pervers dont l'ombre traverse toute son oeuvre, le saisit par l'intérieur et le dépeint par intussusception.

Quand les volumes où le Baron de Charlus passe au premier plan commencèrent à paraître, le nom de Montesquiou fut à nouveau prononcé. Et le comte vivait encore... Mais cette fois, pour la «galerie», il fit semblant de ne se reconnaître point. En fait, il se rendait bien compte que ce «petit Proust», qui singeait si bien autrefois dans les salons sa voix, ses gestes, son verbe, maintenant singeait son âme dans la personne de l'un de ses principaux héros.

Alors que dans ses mémoires Montesquiou mentionne à peine Proust, en appendice il lui consacre une note plus importante qu'il se proposait d'ailleurs de développer. L'a-t-il fait et est-elle demeurée inédite dans ses notes où la mort l'en a-t-il empêché ?

Il sera intéressant un jour, — après la tourmente — de réunir les documents et d'étudier sur ce cas typique, la réaction du modèle.

* * *

Robert de Montesquiou, ou le modèle malgré lui, se livrait avec fureur au «plaisir aristocratique de déplaire» : il fut abondamment détesté de son vivant.

Il aimait la gloire, la désirait ardemment et, en esprit de qualité, il voulait la plus belle de toutes : la gloire qu'octroie la Pensée. Il se crut poète. Il l'était d'ailleurs certainement. Mais la poésie ne s'exprime pas nécessairement par le verbe. Elle peut se vivre. Et l'on dira peut-être de Montesquiou ce que Wilde disait de lui-même : «il mit son art dans son oeuvre mais son génie dans sa vie.»

JEAN-B. VIVANTE

LES SILLOGRAMMES VERSICULÉS de Jean Maire

à Mr. E. W.

I

*Hochequeue sur la haie
de source sûre il appert
que tu mènes le concert
dont s'enchangent les allées
Sur d'invisibles portées
dansent tous les tons du vert
hochequeue sur la haie
tu diriges leur concert
Libellules diaprées
Insectes doux ou pervers
semblent à tort à travers
obéir à tes menées
hochequeue sur la haie*

II

*Un néant de pierres de sable
encadre aujourd'hui mon destin
et son immensité m'accable
donnant ma mesure : fretin
Comme acrobate sur un câble
je finis par choir au bassin
cela me rend juste capable
de faire des ronds assassins
Mon amour a dressé la table
sous la tonnelle de jasmin
elle m'y conduit par la main :
c'est ce qui me rend supportable
ma qualité de grain de sable*

III

*C'est sous les palmiers de l'Égypte
que j'ai découvert le bonheur :
encens il brûlait dans la crypte
que formaient les arbres en fleurs
Ce fut au sein d'un couvent copte
que je trouvai le sens des valeurs :
depuis cette visite j'opte
pour l'échauguette du veilleur
C'est en plein désert que je capte
la source fraîche de ton coeur
grâce à laquelle je suis apte
à vivre sans plainte et sans peur*

IV

*Un nénuphar aérophage
se balançait comme nacelle
dessus l'étang de Maribelle
où le vent soufflait avec rage
quand gracieuse comme un page
vint s'y poser la demoiselle
La voile de la balancelle
plus que jamais aérophage
et que le vent rendait volage
ouvrit toute grande son aile
Comme un patron de caravelle
prenant plaisir sur l'avant-plage
la fleur se fit anthropophage*

V

*Le Nil amoureux d'une barque
la portait précieusement
avec tous les soins d'un amant
pour une maîtresse de marque
Comme un véritable monarque
d'argent d'or et de diamant
le Nil amoureux d'une barque
se couvrit précieusement
Mais un soir à l'heure où l'on parque
les bateaux en aval d'Armant
devant le quai d'embarquement
vit ce fait digne de remarque :
le Nil engloutit cette barque*

VI

*Sur la vallée un papillon
virevoltait dans la lumière
la cantilène du grillon
scandait sa danse irrégulière
Un cumulus de forme altière
ressemblait au fort de Chillon
et par dessus dans la lumière
dansait joyeux le papillon
Quand il atteignit le sillon
notre surprise fut amère
car de propagande vulgaire
s'occupait ce blanc papillon*

Honorons nos héros

LAURENT MAVILIS,

LE POÈTE - SOLDAT

Tombé héroïquement à Drisco (Epire) le 12 Novembre 1912



Le Poète L. Mavilis
par Thalia Flora Caravia

— Evoquer des héros en des heures héroïques, comme celles que vit maintenant la nation tout entière, est un devoir et une nécessité. Un devoir à l'égard de ceux qui, pratiquant la vertu jusqu'à la mort deviennent d'immortelles figures dans le cadre d'une patrie. Une nécessité parce qu'aux grandes heures de d'existence il faut que les peuples connaissent et se remémorent ceux qui, en luttant et en se sacrifiant pour une idée, sont parvenus à prendre la signification et l'ampleur d'un symbole.

La pensée de consacrer cette page aujourd'hui à l'oeuvre et à la mort de Laurent Mavilis répond à la nécessité que ressent aujourd'hui la nation grecque de vivre moralement et de sentir héroïquement derrière l'armée grecque qui le front de Lybie comme sur les montagnes de l'Albanie et de l'Epire accomplit seulement des actes de haute morale et de grand héroïsme, retrempe de la plus magnifique façon la gloire grecque dans la source intarissable de la vertu grecque.

L. Mavilis, fut une figure morale parfaite. Rarement homme a vécu autant que lui chaque instant de sa vie dans l'anxiété de ce qui est adéquat et parfait. De même qu'il polissait indéfiniment son vers, il ciselait avec autant de soin, d'obstination, d'inquiétude chacune de ses pensées et chacun de ses actes. La vie et la mort de Mavilis furent en effet un chef-d'oeuvre de soin, de courage, d'abnégation.

Son oeuvre poétique pâlit à coup sûr devant le

poème de sa vie. Si grand que soit le charme de la première, un charme que la génération précédente ressentait peut-être plus intensément, elle manque pourtant de largeur et de la profondeur que présente sa vie. C'est pourquoi en cette heure où la Nation tout entière, dans un sublime essor, forge avec ses propres idéaux les destinées plus vastes de l'humanité, la vie et la mort de Mavilis s'imposent à la pensée et arrachent l'admiration. Si vous voulez, son héroïsme prend une profondeur encore plus émouvante, quand on songe que Mavilis n'était pas de l'espèce des optimistes. Son héroïsme ne prenait pas sa source dans l'enthousiasme et l'optimisme, comme c'était le cas pour Constantin Manos, l'autre figure poétique et héroïque de nos guerres balkaniques. L'un philosophe plutôt que poète, nihiliste au début, pessimiste idéaliste à la fin, anachorète, nourri de Fichte et de Schopenhauer; l'autre plus artiste et homme d'action lui aussi ayant beaucoup voyagé et polyglotte, nietskien et platonicien en même temps, était davantage d'essence grecque, fils et nourrisson de notre littérature classique et de l'armatolisme de 1821, auquel il s'apparentait par le sang. Patriciens tous les deux, avec des points de départ et des caractères différents, après avoir vécu «sans peur et sans reproche», ils marchèrent néanmoins tous les deux vers la mort avec la même conception morale de la vie, avec le même courage, avec la même abnégation. Avec cette différence que, Mavilis, après avoir pris pour la troisième fois les armes comme volontaire afin de parfaire en lui-même la notion du devoir envers la patrie et la liberté, marcha vers la mort comme vers une délivrance, triste et fier. L'autre, Constantin Manos, plein de jeunesse, de fougue et d'enthousiasme, s'achemina en chantant et rayonnant de joie vers le même but et le même terme.

Mais comme je l'ai dit, l'héroïsme de Mavilis nous émeut encore plus profondément. Car, puisée dans la mélancolie de la théorie pessimiste, la résolution du sacrifice pour une idée aussi complète, aussi absolue, partant aussi optimiste qu'est l'idée de la liberté, prend les proportions d'une pleine action morale, qu'on commémore à juste titre aujourd'hui et qui peut guider les Grecs sur le très noble chemin du devoir. C'est ainsi que, pour nous rappeler les vers du poète :

*La flamme d'or d'une joie céleste
embrasa, foulant de l'Epire
le sol...*

les combattants hellènes qui font face aujourd'hui aux barbares.

TH. N.

Un héros Grec

LE COLONEL CATSOTAS

Le Colonel Pausanias Catsotas est né à Missolonghi en 1895 sous un pin. Après avoir fait des brillantes études il termina le Gymnase en 1912 et s'engagea comme volontaire à l'âge de 17 ans, et pris part aux campagnes de 1912-13. La guerre terminée il entra à l'école des «Evelpides», (St. Cyr Grec) et sortit parmi les premiers en 1916 avec le grade de sous-lieutenant. En 1917 il fut promu lieutenant et en 1918 capitaine pour des actions d'éclat. Durant la bataille de Sera Di Liggen, qui ouvrit aux alliés le front de Macédoine il prit une part active en tête de la première compagnie du 5ème régiment de la division de l'Archipel s'élançant à la tête de ses troupes sur la hauteur 95 qu'il occupa en faisant plusieurs centaines de prisonniers et prenant une quantité énorme de munitions.

A la campagne de l'Asie Mineure il prit une part active depuis le commencement comme commandant des bataillons ou comme officier d'Etat-Major des grandes unités. Pour ces actions il lui a été décerné, la croix de guerre cinq fois, la médaille militaire de 3ème classe et une fois de la 2ème. Il fut également honoré des médailles militaires française de 2ème classe et de la croix de guerre serbe.

En 1923 il fut promu Commandant et servi durant deux ans au 39ème régiment d'Evzones. Appelé ensuite au ministère de la guerre il servit quelque temps, puis il entra à l'Etat-Major du 2ème corps d'armée et plus tard à l'Etat-Major Général qu'il quitta sous sa propre demande en 1929 avec le grade de Lt-Colonel.

Durant le gouvernement du 4 août il fut déporté dans une île où il resta deux ans. Le 8 Novembre 1940 il fut rappelé par le Général Jean Métaixas pour prendre part aux services actifs et le 9 Novembre fut mis à la disposition du Grand Etat-Major Général. Le 18 Novembre le Colonel Catsotas prenait le commandement d'un détachement composé de deux bataillons, le 9ème régiment d'Evzones, le bataillon indépendant de Dervenaki, le 2ème Groupe de reconnaissance et des batteries d'artillerie. Il prit part aux batailles qui eurent lieu le 18 et le 19 Novembre à Lamari, Nissaka, Vasilikon infligeant une défaite aux Italiens qu'il poursuivit sur une profondeur de 200 km. Le 17 Décembre il occupa le village de Hormova à l'embouchure des fleuves Aaos et Drinos faisant plus de 500 prisonniers et prenant un riche butin comprenant des canons, des autos et une quantité énorme de munitions. Du 18 Décembre et jusqu'au 15 Février il commandait un détachement spécial dénommé «Détachement Catsotas». Durant cette période il occupa la crête «Safar Agrais» (158°), le village de Bensia devenant maître de la vallée du fleuve Ben- et



Le Vice-Président du Conseil M. P. Kanellopoulos en compagnie du Colonel Catsotas commandant la 1ère Brigade au font d'Alamein.

arrivant ainsi malgré une neige de deux mètres au Sud de Tepeleni capturant plus de 500 prisonniers. A cette occasion la 2ème division l'a promu sur le champ de bataille pour actions méritoires et le Général Cosmas commandant du corps d'armée ajouta à cette promotion l'éloge suivant: «L'officier Catsotas a suscité l'admiration et l'estime générale de haut en bas grâce à ses qualités stratégiques et guerrières».

Du 15 Février 1941 au 24 Avril 1941 en tête du 39ème régiment d'Evzones et d'autres unités il prit part aux fameuses opérations de Goliko et sortit victorieux des nombreuses offensives Italiennes en les refoulant, faisant plus de 1500 prisonniers et prenant 150 canons et mortiers et une énorme quantité de munitions. Malgré les pertes élevées (1500 soldats et 57 officiers) son groupe garda intacte sa combativité et son moral et se trouvait prêt pour toute éventualité. Pour cette bataille Mussolini lui-même disait que l'objectif de l'ennemi la première quinzaine de Mars voulant descendre de Galiko à la vallée de l'Aaos a été contrecarré par nos divisions Leniano, Ferrara et celle des Chasseurs Alpins.

Après la cessation des hostilités le Général Tsolakoglou par l'entremise du Général Demestibas le pria de prendre part au pouvoir. Il refusa catégoriquement et depuis Août les Autorités Halo-Nazis le recherchèrent et ne parvinrent pas à le trouver malgré que des milliers de photographies furent distribuées et malgré des recherches infructueuses dans plusieurs

maisons d'Athènes.

Le 21 Octobre 1941 il s'embarqua pour la Turquie mais sa petite embarcation s'arrêta à Chio. Le 7 Décembre après une nouvelle tentative il parvint à débarquer en Turquie et en Janvier 1942 il arriva dans le Moyen-Orient. Le 22 Avril prit en mains la direction générale du Ministère de la guerre et le 18 Mai le commandement de la glorieuse première brigade qui se distingua aux côtés de la 8ème armée britannique.

Telle est la biographie résumée du Colonel Catsotas.

Maigre, svelte, la tête haute, les cheveux brillants, le regard décidé, rapide dans l'exécution, le Colonel Catsotas, comme en Albanie se trouvait toujours en première ligne parmi ses troupes du désert. Paternel il s'intéressait à tout, veillait à la santé et au bien-être de ses soldats, toujours juste et équitable envers eux, tachant de comprendre leurs pensées et réaliser leurs désirs.

Aux félicitations qu'on lui adressait de toutes parts après ses victoires le Colonel Catsotas ne cessait de répéter, montrant à ses hommes: «*Tout leur est dû. Leur élan, leur courage, leur patriotisme et l'esprit de sacrifice dont ils sont animés font que mes chers soldats sont toujours victorieux.*».

Voici en quelques lignes tracé le portrait d'un des plus brillants et des plus modestes officiers de l'armée hellénique qui est adoré par ses officiers et soldats grâce à ses qualités que nous venons d'énumérer.

ORION

Trois Poèmes de :**JOHN J. PAPASIAN**

Depuis seize ans d'existence *La Semaine Egyptienne* n'a cessé de chercher à découvrir les jeunes écrivains d'Egypte. A leur talent elle offrit l'hospitalité de ses pages et, pour mieux les stimuler encore, publia en plaquettes les premiers mouvements de leur pensée. Nos efforts révélèrent maintes valeurs qu'amendèrent les jugements de la critique et du temps.



En cette Egypte cosmopolite, notre rôle de sourceur et d'excitateur eût manqué de partialité s'il ne s'était borné à ne favoriser que les écrivains d'expression française. Aussi sommes-nous heureux, cette semaine, de présenter à nos lecteurs *M. John J. Papasian*, un jeune écrivain mieux connu comme peintre, sculpteur, décorateur ou musicien; ses écrits, en anglais, n'en sont pas moins appréciables. Une trentaine de poèmes choisis *VAGRANT VERSE* sont sous-presses à nos éditions, illustrés par l'auteur.

Nous avons demandé à notre collaborateur et ami, *M. Charles Zahar*, de vous interpréter les quelques poèmes que voici. N.D.L.R.

SONG

*I bound myself
with rope that hurt
to flee from love.
For I did not
want to be weak.
And weak it is to love.*

*I closed my eyes
and would not move.
Until at last
my passions cooled
and died. I thought
me master of myself*

*Alas, poor fool!
I feel no more
the wind against
my cheek. The sun.
The softness of
a petal on my lips.*

**CHANSON**

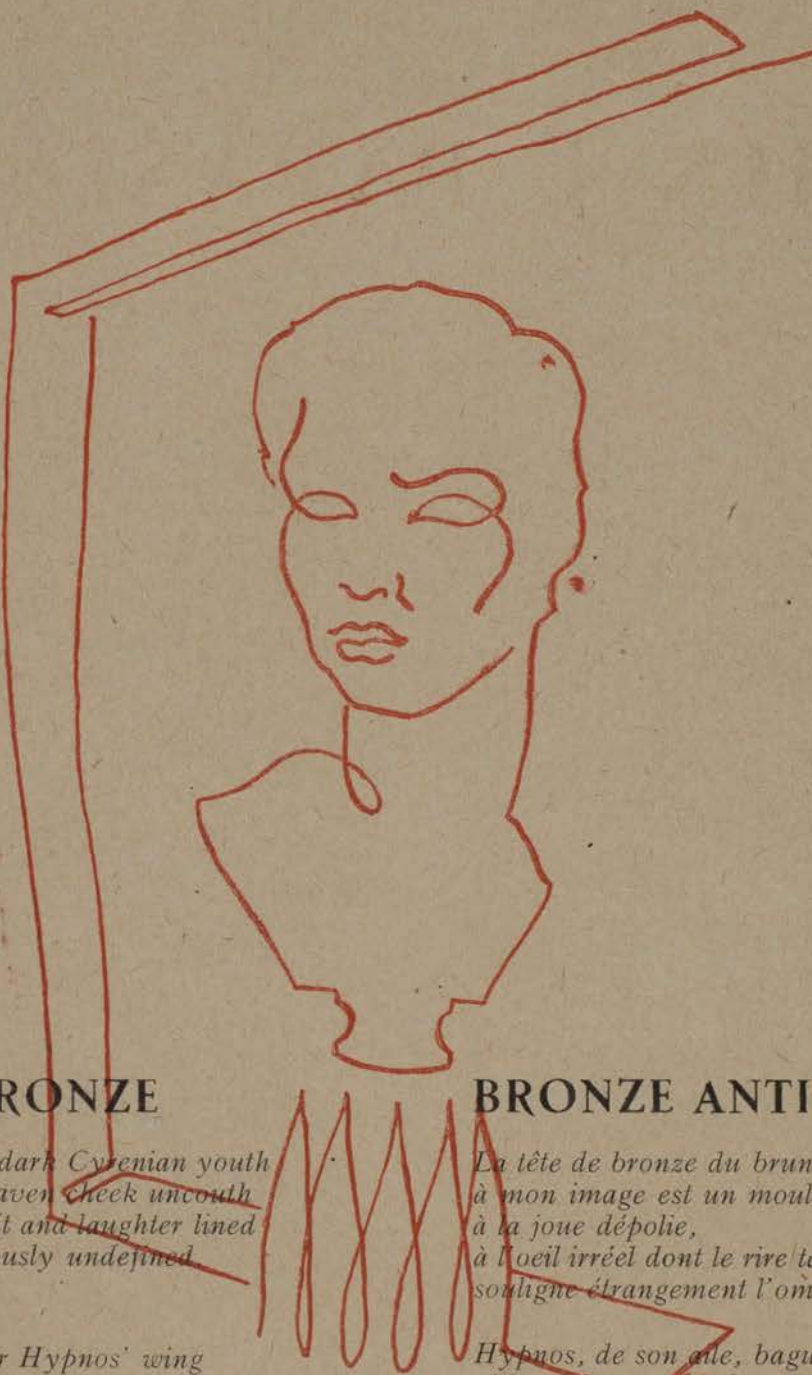
*Des cordes qui blessent
je me suis embrassé,
pour ne point m'affaiblir
de la faiblesse d'aimer.*

*Dans l'immobilité,
sous mes paupières closes,
la flamme s'étouffait.
Je me crus libéré!*

*Pauvre hère, triste fou!
Plus de vent sur ma joue,
de soleil, de pétales
leur douceur sur mes lèvres.*

*Des cordes qui blessent
je me suis détaché
pour m'adonner entier
à la faiblesse d'aimer.*





MUSEUM BRONZE

*The bronze head of a dark Cyrenian youth
is me with void, unshaven cheek uncouth
and phantom eyes tacit and laughter lined
and shadow lids curiously undefined.*

*Over the chiselled hair Hypnos' wing
has flapped his poppy wand, and in a ring
his mystic dreams poured down his pervert horn
of visions vague, confused, and mists unborn.*

*The modelled nose is mine with nostrils soft
and patient. Mine the knitted brow aloft.
My leaden lip unpressed. My heart unknown
e'er since the sculptor's hand first carved my frown.*

*The bronze head of the dark Cyrenian youth
is me with wan, unshaven cheek uncouth
and phantasm eyes vacant and laughter lined
and shaded lids forever undefined.*

*For in its eyes I saw, and through its dreams,
the translucent drift of nebulous streams.
And in those streams, beneath the vapour spray,
the vagrant desires my own eyes betray.*

BRONZE ANTIQUE

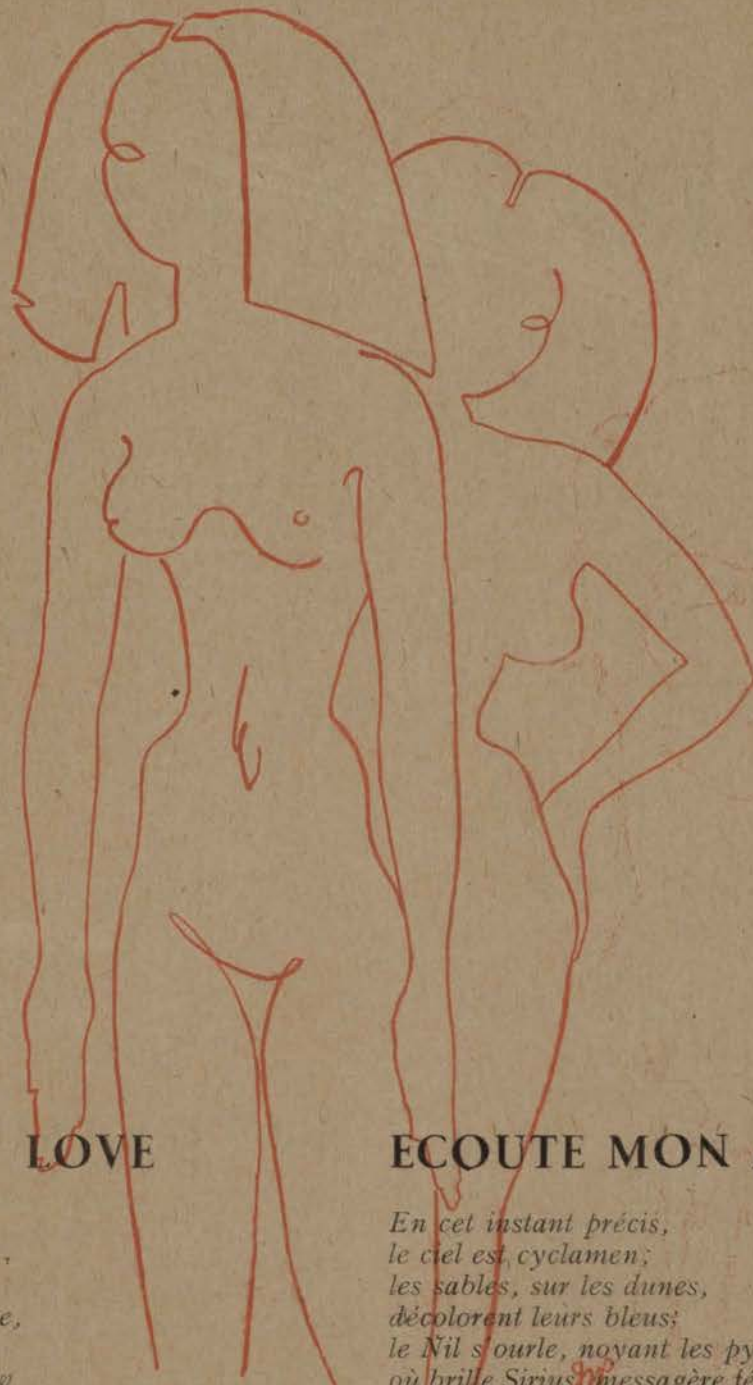
*La tête de bronze du brun cyrénéen,
à mon image est un moule d'éphèbe
à la joue dépolie,
à l'œil irréal dont le rire tacite
souligne étrangement l'ombre des paupières.*

*Hypnos, de son aile, baguette de pavot,
effleura le contour des cheveux ciselés
et, dans une auréole, ses rêves mystiques
versèrent, perverse, la corne des vagues
visions confuses aux formes vaporeuses.*

*Le modelé du nez ressemble en sa souplesse
à mes narines patientes. Mien est l'altier sourcil
comme incoercible est sa lèvre de plomb
et mon cœur incompris depuis que le sculpteur
de son pouce mordit une fronce à mon front.*

*La tête de bronze du brun cyrénéen
est, à mon image, le pâle adolescent
à la joue dépolie,
fantôme à l'œil vide dont le rire souligne
l'ombre des paupières à jamais définies.*

*Car en ses yeux je vis, comme à travers ses rêves,
la poussée translucide de ruisseaux nébuleux;
et dans ces effluves, à travers leurs embruns,
les désirs vagabonds que trahissent mes yeux.*



LISTEN TO MY LOVE

*New, for an instant
the sky is a cyclamen hue
and the sands on the dunes
will soon turn from their blue,
and the swell of the Nile
drown love's pylons that glow
lit by Sirius announcing
the rise of the flow.*

*For a tremour
white ibis curve low in pale cloud
in pursuit of the sun
lain to earth in its shroud,
and the locusts awaken
to rape saffron wheat
and the frogs gleam like gems
in the vanishing heat.*

*Listen to my love
this moment, this one moment
never to return.
Oh the instant that I speak it is forever flown!
For the sands of the dunes
have soon turned from their blue
and the sky is fast losing
its cyclamen hue.*

JOHN PAPASIAN

ECOUTE MON AMOUR

*En cet instant précis,
le ciel est cyclamen;
les sables, sur les dunes,
décolorent leurs bleus;
le Nil s'ourle, noyant les pylones d'amour
où brille Sirius, messagère féconde.*

*L'ibis blanc s'infléchit dans une pâle nuée,
suivre d'un soleil qu'avec fièvre il poursuit.
Les sauterelles s'éveillent pour violer les blés mûrs
et les crapauds luisent
de l'éclat des gemmes
dans la chaleur pâmée.*

*Écoute mon amour
en cet instant précis qui ne reviendra plus.
Oh, l'instant, cet instant qui déjà ne l'est plus:
Les sables sur les dunes aux bleus décolorés
et le ciel cyclamen se sont déjà fanés.*

Interprétation de

CHARLES ZAHAR

Bonnes feuilles

MES SŒURS, ROMAN

par **Amy Kher**

Nous sommes heureux de publier ci-dessous un extrait du prochain roman de notre distinguée collaboratrice Mme Amy Kher. Dans cette oeuvre nouvelle dominée par les portraits psychologiques de trois types de femmes, l'auteur a donné l'entière mesure de son talent et de son art. Le chapitre captivant que nous avons le privilège de reproduire aujourd'hui fait partie de la première partie du volume *Enfance de Béatrice*. A l'accent qui s'en dégage, le lecteur pourra juger de l'intense intérêt que présente ce récit où Mme Amy Kher a déployé une connaissance subtile du coeur féminin et de ses réactions devant l'Amour.

Chapitre XIII

Ce deuxième mardi d'octobre, de très bonne heure, au mépris flagrant du règlement, on vint nous chercher, Marie-Antoinette et moi, en pleine classe pour nous conduire au parloir.

Arthur bredouillant, affolé, nous y attendait.

— Votre père est malade, sérieusement malade, nous dit-il en s'efforçant au calme, venez vite.

Je poussai un cri. J'avais senti comme une lame aigüe me percer la poitrine.

Mon cousin nous poussait vers la rue.

— Allons, allons.

Dans l'automobile il revint à la charge:

— Votre père est très sérieusement malade...

Puis, effrayé du tremblement de sa propre voix, il se crut obligé de mentir:

— Les docteurs ne désespèrent pourtant pas de le sauver.

— Qu'a-t-il, qu'a-t-il? balatai-je.

— Tu verras toi-même dans quelques instants.

Avant de nous engager dans l'escalier, il posa ses mains sur mes épaules, et braquant ses yeux dans les miens comme pour me suggestionner, il dit encore:

— Promettez-moi d'être courageuse, toi Béatrice, et toi aussi, Marie-Antoinette.

* * *

La porte de l'appartement était ouverte à deux battants. Dès gens encombraient l'antichambre. Mon coeur palpait si fort, mon sang courait si vite que mes oreilles bourdonnaient et que mes yeux voyaient trouble. Je reconnus avec peine Georges et Philippe Moulaggia qui s'empressèrent de nous embrasser. Arthur cependant nous entraîna. Dans le corridor nous rencontrâmes tante Blanche. Elle nous emmena à la salle à manger, nous fit asseoir et doucement, lentement, nous annonça la chose, l'horrible chose...

Elle conclut:

— Votre père est mort... hier après-midi... Il est là dans son cercueil... On vous a amenées pour que vous le voyiez une dernière fois...

Et elle nous recommanda de prendre pitié de maman...

Maman?... Qu'elle me semblait donc étrangère à cette heure.

— Votre mère est à moitié folle de douleur... Entourez-la, mes mignonnes, pour la consoler...

La consoler?...

Les yeux secs et grands ouverts, raide et froide j'acquiesçai. Entendais-je Marie-Antoinette sangloter, et les gens se moucher à notre passage dans le couloir que nous longeâmes pour gagner la chambre?

* * *

Lui, lui, c'était lui dans ce cercueil capitonné de satin blanc comme un berceau, et supporté par deux chaises seulement de plus qu'il n'en avait fallu pour la baignoire de bébé, de Claude. Lui, si grand, dans ce cercueil. Lui, cet être exultant d'intelligence, de fougue, privé de vie, privé de mouvement, avec tout ce mystère en lui autour de lui.

Qu'il était beau et de quelle solennelle beauté? Oh! la majesté qui rayonnait de ce visage impérieux.

C'était donc ça la mort... la mort que j'avais entreaperçue partout et toujours dans les livres, au cinéma, au théâtre, et dans la vie? La mort..., l'aboutissement.

L'aïeule, l'abbé, eux aussi elle les avait pris..., mais cette fois c'était moi qu'elle atteignait au coeur. Et puis elle était là, matérialisée, palpable.

J'étendis mes mains sur le front cirieux, les yeux fermés, sur tout ce visage comme solidifié, couleur d'au-delà...

Lui, c'était mon père, papa, mon papa. Ah! ce feu qui me dévora le cerveau, ce poids qui m'écrasa le coeur. Mon père, mon papa... j'avais mal, mal, c'en était trop pour mes forces.

Suis-je tombée sur le cercueil ou par terre? Je ne saurais le dire.

* * *

Je repris connaissance sur le lit de Maria. Tante Blanche m'épongeait les tempes tandis que Mme Philippe Moulaggia me forçait à boire du cognac sucré.

Je vis leurs yeux rouges et je me souvins.

Lui, lui..., mort..., mort...; papa, papa.

Alors l'abcès de souffrance creva en moi. Je tremblais à m'en disloquer les membres. Je me répandis en cris, en larmes, en hoquets. Pourtant ma poitrine restait gonflée de supplicante frénésie. Ah! extérioriser mon désespoir comme les femmes du peuple, épandre mes cheveux, m'enduire les bras et le visage de cendres. Ah! clamer mon tourment, danser ma peine, chanter, hululer et courir et tourner pour les éparpiller..., pour m'en alléger...

* * *

— Je veux retourner auprès de lui.

— Il n'est plus là, on l'a emporté, murmura la tante. Tout à l'heure, ces bruits, c'était ça.

— Ah!

— Mais, Béatrice, ta mère te reste, ta mère...

* * *

Elle lui eût fait pitié s'il avait pu la voir, effondrée dans ce fauteuil du salon, une couverture sur ses jambes glacées, et plus pâle que le mouchoir dont elle se tamponnait les yeux, meurtries de corps et d'âme. Je me précipitai vers elle, je nouai mes bras à son cou, je roulai ma tête sur son épaule. Elle se mit à gémir.

— Ton père, ton père...

Mais que faisaient encore là autour de nous ces étrangers attentifs et apitoyés?

* * *

Des cris déchirants, des cris de femme retentirent. Nous nous précipitâmes vers l'entrée de l'appartement. C'était Naïla, la couturière à la journée, qui, venue en visite de condoléances, manifestait dès le seul la part qu'elle prenait à notre douleur. Elle ne consentit à se taire que lorsque Maria lui eût expliqué que nous «faisions un deuil à l'européenne» c'est-à-dire sans chants, ni danses, ni cris funèbres.

AMY KHER

S.A.R. LE DIADOQUE PRINCE PAUL AU MILLIEU DES AVIATEURS HELLÈNES



S.A.R. le Diadoque Prince Paul photographié au désert de Lybie



S.A.R. le Diadoque Prince Paul photographié au milieu des Aviateurs Hellènes.

1942...

Aujourd'hui grande émotion à la 1ère Brigade hellénique. S.A.R. Le Diadoque Prince Paul sans se faire annoncer est venu à l'improviste rendre visite aux escadrilles grecques et aux troupes. Dès son apparition l'enthousiasme fut indescriptible. Partout où il passait des ovations et des acclamations se faisaient entendre. Officiers et soldats se pressaient autour de lui pour répondre aux diverses questions qu'il leur posait avec une simplicité touchante.

Soldat avant tout le Prince Royal, ayant suivi avec intérêt la réorganisation de l'armée dans le moyen Orient et l'instruction des troupes qui venaient de monter en première ligne c'est avec émotion, joie et fierté ensemble qu'il les trouva plein d'entrain et de cran, avec un moral digne de celui de l'Épopée d'Albanie.

Des premières lignes S.A.R. Le Prince Paul suivit le tir des artilleurs qu'il félicita pour sa précision et pour la rapidité de leurs mouvements.

Chez les aviateurs ce fut le délire. Les photos qui nous publions montrent avec quel amour les aviateurs hellènes entourent leur Prince héritier.



S.A.R. le Diadoque Prince Paul caressant le fétiche de l'Escadrille.

Le Prince Paul n'a pas manqué de loin au goulot l'eau jaumatre d'El Alamein et de manger avec grand appétit de la gamelle des soldats qui heureux de le sentir près d'eux lui offraient de bon cœur les fameuses cigarettes «Stukas» qui font leur joie et que le Prince héritier fuma avec délice.

Toute l'armée adore le Prince Paul car elle le voyait à côté d'elle, avec tous les Princes de la famille Royale, dans les moments heureux comme dans les jours tristes dans les montagnes abruptes d'Albanie, en Crète et dans le désert Lybique participant toujours à leur joie et partageant leur exil.

Le vœu unanime de toute l'armée hellénique fut la libération rapide de la mère Patrie, à n'importe quel sacrifice, afin qu'elle puisse prendre encore une fois la place qu'elle a droit pour son héroïsme et ses sacrifices sans nombre.



VOICI ENCORE UN NOUVEAU POÈTE: FOUAD AMIN

HAMADRYADE

LÉGENDE ÉPIQUE

*A l'heure nébuleuse où dansent les phalènes
Où le feuillage bleu frissonne sous les vents
L'érotique parfum de ta nocturne haleine
Sature mon esprit de mythes et d'encens.*

*Reprends, Hamadryade, en la nuit insensible,
Ta chlamyde exotique et ton sceptre vermeil
Ton rustique habitacle est l'obscur cible
Des dards de volupté des âmes sans soleil.*

*Ton fluide, désormais, humecté de psychose,
Caresse les cyprès de la forêt du chœur,
Hypnotyse les yeux d'ombre d'apothéose
Donne la léthargie aux psychiques douleurs.*

*Des voix montent sans nom dans la morne pénombre:
Mystérieux concerts de foudres, de métal,
Que la forêt répète aux feux des canons sombres.
A travers les ormeaux, les chênes du Cantal.*

*De sinistres vautours, des hommes et des jaunes
Réveillent le passé des nobles paladins.
Et Parsifal, vainqueur, s'avance dans l'alcôve
Où le hanap sacré cache le Fils divin.*

*Les Elfes ne sont plus dans les sylvestres huttes;
Les preux, comme autrefois, sont venus le ravir
De leurs châteaux d'éther, et parmi l'herbe hirsute
Qui cèle le secret d'un calvaire à gravir.*

*Tout se tait maintenant... L'orbe crépusculaire
Bruite les cimiers d'or des chevaliers errants.
Les destriers ont perdu leur force séculaire,
Et dorment assoupis dans le halo mourant.*

*Hamadryade, où sont les spectres de ce monde?
Dans quel antre secret, y gardes-tu l'honneur?
Graal est revenu sur la terre inféconde
Illuminer la tourbe et tuer la torpeur.*

*Dans les bois de Poitou chevauche l'Algarade
Qui redresse les torts de l'engeance en fureur;
L'écho de son galop envahit les arcades
Où veillent les héros des contes enchanteurs.*

IL PLEUT ...

*O cordes liquides
Que module le vent,
Votre son limpide
Est triste et charmant.
Les carreaux ont des rides,*

*Les trottoirs sont brillants
Mais le cœur est ride
De nouveaux sentiments.
Une saveur étrange*

*Impregne nos pensées,
Les flaques, la fange
Couvrent la chaussée.
Le soleil est en écueil
Et se tient pâle au seuil.*

LA RONDE DES MORTS

*Lentement, lentement, commence notre danse:
Vertiges, passions déroulent leurs manteaux.
Une fourche farouche agite la démence
Pour conduire les morts sortis de leurs tombeaux.*

*Ils marchent dans la nuit des époques immenses;
Leur ronde vagabonde, autour des noirs caveaux,
Précipite son rythme, effroyable cadence
Dont la fougue rejoue un putride cerveau.*

*Les ossements pourris des fantômes affreux
Ricanent crânement dans leur sommeil vitreux.
Un cortège hideux de revenants, fiers, glabres,*

*Parés d'ombres de feu, s'étendent dans la plaine
Que parcourt le frisson de la peur, de la haine,
Inspiré par les chœurs de leur danse macabre.*

AVE MARIA

*C'est l'heure où l'Angelus arpège l'atmosphère,
Il rappelle à nos cœurs en mystiques accents
Que les vapeurs de bure envahissent la terre,
Qu'il faut remercier Dieu par le recueillement.*

*Préludes émouvants de spasmes, de chimères
Que le sillon meurtri décèle en frissonnant.
La glèbe à sa légende et l'homme la prière
Que nous transmet la nuit après l'effacement.*

*Parmi le vallon jaune et l'azur oriflamme,
Les cloches et les chœurs nous réveillent tout bas
Les sentiments éteints, les échos de notre âme.*

*Les femmes, les vieillards, arrêtés au portail,
Regardent au couchant les ombres du bétail,
Et leur front ébloui dit: Ave Maria.*

PRIÈRE

*Parfum spirituel
Qui exhale la souffrance
De mon cœur sensuel.
Tu portes l'espérance*

*Après le deuil mortel...
Dans le chaos immense
Des mensonges charnels
S'éveille la conscience.*

*Atomes de l'esprit,
Unis à la matière,
A mon être contrit*

*Des jautes éphémères,
Évaporez le fait
Par vos rayons de paix...*



Usines américaines en plein rendement



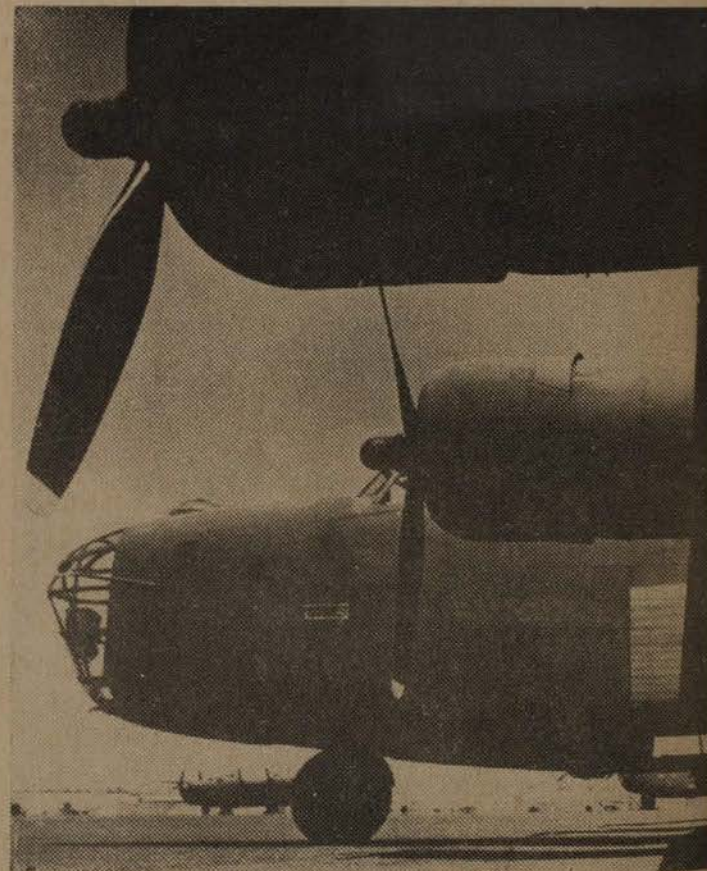
*Pilotes Américains examinant la carte des opérations.
Cavalerie américaine au galop*



L'EFFORT AMÉRICAIN



Dans une des plus grandes usines des Etats-Unis les ouvriers Américains examinent les structures d'un Douglas A-20 qui ont rendu d'énormes services tant à l'aviation américaine qu'à la R.A.F.



Ce «Liberator» B. 24 est pourvu de 4 moteurs de 18 cylindres d'une force de 1200 cv. chacun et pouvant réaliser une vitesse de 300 milles à l'heure. Cet appareil est utilisé pour des bombardements à long rayons d'action.

Folklore Zacynthien**LES LÉGENDES DES MOIS****Novembre le Roi Noir**

Vous vous rappelez l'histoire d'Octobre et de la méchanceté de Novembre qui fut cause de la mort de la belle Moschoula ?

Donc, aussitôt devenu roi, Novembre pris des mesures sévères pour faire cesser le dévergondage qui régnait dans l'île au temps d'Octobre. Toute la jeunesse, suivant l'exemple du roi, s'enivrait d'amour en courant la campagne. Novembre arriva plein de sévérité. Et tout d'abord, il donna l'ordre de faire des portes colossales, pour séparer un village d'un autre. Il assurait ainsi chacun d'eux contre les garçons des alentours qui rôdaient et tournaient la tête aux filles. Chaque soir, avant que le soleil se fut bien couché, le roi Novembre allait lui-même dans chaque village et fermait la porte. Il défendit ensuite que les fenêtres des maisons soient éclairées la nuit. Le soleil éteint, tout le monde devait être au lit. Après des ordres aussi sévères, on peut imaginer quel désert était l'île et quelle crainte y régnait. Pas une âme vivante ne se montrait le soir. Les rues étaient plongées dans les ténèbres; tout le monde tremblait. Et Novembre riait sous cape et se frottait les mains. Lui, il était vieux : quel plaisir attendait-il de la vie ? Et il se rejouissait de voir tous les autres mener une vie semblable à la sienne, froide et monotone.

Pour être sûr que ses ordres étaient exécutés à la lettre, il envoyait des cavaliers qu'il payait en livres d'or, bien sonnantes, et qui, la nuit, parcouraient l'île d'un bout à l'autre. Car à lui seul il n'aurait pas suffi. Même en se mettant en quatre, il n'y serait pas arrivé. Mais pour être encore plus sûr que personne ne lui échapperait, il donna au ciel l'ordre de pleuvoir sans relâche, très fort, avec accompagnement d'éclairs et de vent. De cette manière il pouvait être sûr que ses ordres seraient exécutés. Il parvint à séparer pour de longs jours les couples amoureux, si bien que les amants non seulement ne pouvaient plus se rencontrer, mais pas même se voir à la fenêtre. Nuits affreuses ! Mais les jours ne valaient guère mieux. A peine voyait-on un peu de jour que déjà il faisait nuit.

Tout le monde commença donc à haïr Novembre. Si d'aucuns reprochaient auparavant à Octobre de négliger le royaume et de le ruiner en fêtes, on disait de Novembre qu'il avait des relations avec le maudit pour tonner, pleuvoir et venter de la sorte, sans relâche, et faire le ciel tout noir. Et c'est pourquoi on l'appelait le *Roi Noir*.

Sous son règne, l'île ne connut ni mariage nifiançailles. Où pouvaient se rencontrer les galants et les belles ?

Et cependant, une nuit, une jeune fille osa désobéir aux ordres du Roi Noir. Une enfant sans le sou qui demeurait dans une maison isolée. La pauvre attendit le soir, l'heure où la pluie et le tonnerre cessaient et où le temps s'apaisait, exprès pour que le roi

sorte faire sa ronde. Elle sortit, elle aussi, dans le jardinet.

— Si on pouvait avoir un peu de soleil demain pour nous sécher ! Mais qu'attendre d'un roi comme le nôtre !

— Ainsi se plaignait la petite, sans imaginer que le roi lui-même pouvait l'entendre et la voir.

Et cependant Novembre, passant par là, le surprit dans son jardin. Il ne la distinguait pas bien dans l'obscurité, il voyait à peine la silhouette et cela le mit en fureur.

Qui pouvait parler ainsi de son roi ? Il s'approcha plein de colère, mais quand il la vit, il se radoucit. Elle était douce, humble et belle il se fit aimable lui aussi, et, sans découvrir qui il était :

— Pourquoi, dit-il, insultes-tu notre roi, ma petite ?

— Je tisse tout le jour, vieux père, répondit la jeune fille à l'inconnu qui, couvert d'une épaisse cape de montagne, n'était pas reconnaissable. Je fais tout le travail de la maison et de la campagne et tout avec peine, parce que notre roi nous gêne avec le temps qu'il fait. Et depuis quelque temps il ne nous laisse pas même souffler, dehors au soleil, mais il nous tient enfermés dans nos maisons, il ne nous permet pas même d'allumer, le soir, une chandelle. C'est une vie de misère !

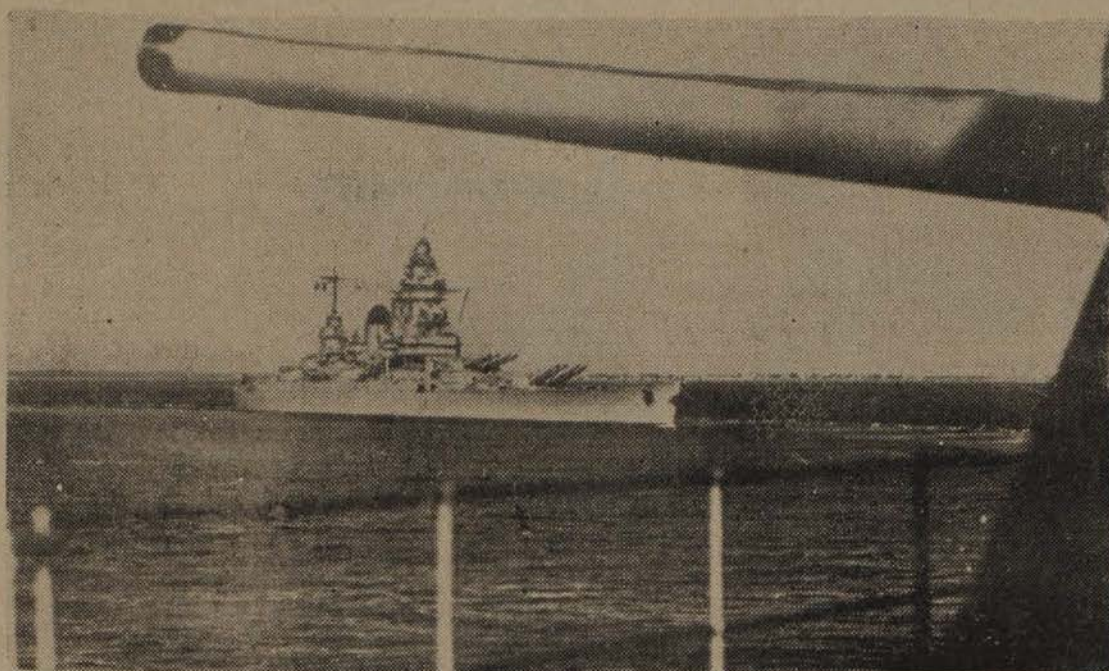
Elle parlait avec une telle douceur qu'elle émul le coeur endurci du roi. Il ne lui fit pas de reproches et s'en fut tout pensif. Le soir suivant, il repassa par là et vit de la lumière dans sa chambre. Et en cela encore, elle violait ses ordres. Mais il n'eut pas le coeur de se fâcher. Il lui parla doucement. Il resta longtemps avec elle. Et il continua d'aller tous les soirs, finalement tout à fait amoureux, de la petite. Il lui caressait la main et lui donnait en partant des bourses pleines d'or. Et, pour lui faire plus plaisir encore, étant donné qu'il ne pouvait révoquer ses ordres sévères, il fit semblant, pour donner le change au monde, d'assembler des nuages et de préparer la pluie; mais la pluie ne tombait pas.

Petit à petit, il laissa ouvertes les portes qui séparaient les villages. Et lui aussi, il s'en allait dans la campagne avec la petite mais toujours sévère et d'humeur sombre.

De ce curieux amour du vieux Novembre naquit Décembre, le jeune homme aux sept beautés, dont je vous dirai l'histoire quand le moment sera venu.

MARIETTA MINOTTO





Le cuirassé «Dunkerque», de 26.000 tonnes qui comme son prototype, le «Strasbourg» fut sabordé en rade de Toulon.

FRANCE JE TE SALUE

*De la fange dans laquelle on t'avait jetée,
Tu t'es levée virile et grande.
Ta taille indomptée et fière s'est dressée
Dans une apothéose de flammes.*

*La tache qui souillait ton front
A été lavée dans le feu et le sang.
Tu as brisé les entraves et étranglé
De tes propres mains les hyènes
Qui dévoraient ta poitrine.*

*Comme un Samson désespéré,
Tu as étreint et renversé les colonnes
De marbre du temple, provoquant une
Catastrophe qui laissera les siècles
Muets de terreur.*

*Des cimes des montagnes non asservies,
De Messolonghi, de la Crète et de Zalongo,
La Liberté t'adresse un cordial salut,
Cependant que le pape Samuel t'apporte
D'Arcadion le Saint Sacrement.*

*Dans cette suprême lutte
L'Univers entier t'envoie un fraternel baiser.*

*France tu es immortelle,
Car tes fils savent mourir.*

E. PSARA

(Trad. libre du néo-grec par A. Tufferi)

BAIGNIFUSE

(*Vera incessu patuit dea*)

*Le golfe bleu s'étale entre les roches brunes
Et le flot cristallin glisse sur les galets;
La vague se revêt de chatoyants reflets
Déroulant sa volute au sable chaud des dunes.*

*Une femme a jeté dans l'ombre lumineuse
La tâche colorée de sa robe sur l'herbe,
Livrant comme un beau fruit sa nudité superbe
Aux baisers de soleil dans l'onde radieuse.*

*L'eau glisse à ses hanches comme aux flancs d'une
[amphore,
Des diamants s'accrochent aux coraux de ses seins,
Et dans les boucles d'or qui coulent à ses reins
La lumière anime une vivante flore.*

*J'ai revécu soudain la vision antique
D'Aphrodite émergeant d'une vague de rêve
Tandis que tout un peuple prosterné sur la grève
Se pâme à sa beauté, de désir extatique!*

JACQUES G. DES MEULES

ECHOS et NOUVELLES

L'Anniversaire de la Princesse Ferial



S.A.R. la Princesse Ferial

L'Egypte entière a fêté tout récemment le 4ème anniversaire de naissance de S.A.R. la Princesse Ferial, fille aînée de S.M. le Roi Farouk Ier. A cette heureuse occasion «*La Semaine Egyptienne*» présente ses meilleurs vœux de bonheur et de longue vie à la Princesse Ferial et à ses Augustes Parents.

M. R. Ga reau au Caire

M. Roger Garreau, Chargé d'Affaires de la France Combattante à Moscou a fait dernièrement un court séjour au Caire, au cours duquel il offrit un Cocktail-Party au Shepherds' Hotel où l'on pouvait reconnaître les principales personnalités du Corps Diplomatique, Politique, du Comité National Français et de la Presse Européenne du Caire.

Le Ministre de Grèce au Centre Hellénique

A l'occasion de la nomination de S.E. M. Dimitri Pappas, comme char-

gé d'Affaires de Grèce au Caire, le Centre Hellénique avait organisé une magnifique réception en l'honneur de l'éminent diplomate, qui fut reçu par le Juge Roilos, Président du Cercle, qui salua en termes émus. M. Pappas en lui disant combien il était heureux de l'honneur qui lui était échu de le recevoir au nom des membres du Centre — qui compte déjà un demi-siècle d'existence — et de lui exprimer la joie de tous de le voir parmi eux, d'autant plus que son arrivée coïncidait avec les grandes victoires de la 8ème Armée, à laquelle participait avec tant d'héroïsme la première Brigade Hellénique. Il termina en souhaitant plein succès à sa nouvelle mission l'assurant du dévouement et de la collaboration de tous les Hellènes de la capitale égyptienne.

Très touché par son allocution, le Chargé d'Affaires de Grèce, remercia la Colonie hellène présente de son accueil cordial et les membres du Centre — parmi lesquels il était heureux de compter plusieurs amis — M. Pappas remercia également l'orateur pour les belles paroles qu'il venait de prononcer et en soulignant que la coïncidence des victoires était de bonne augure car le jour où il mit le pied à terre de l'avion, l'armée hellénique partait à l'offensive avec ses grands Alliés, d'où elle est sortie couverte de lauriers. Il souhaita aux assistants qu'il serait heureux de voir bien vite les réfugiés hellènes réinstallés dans la Mère-Patrie libre et les assura qu'il ferait tout son possible pour mener à bien les intérêts de ses ressortissants.

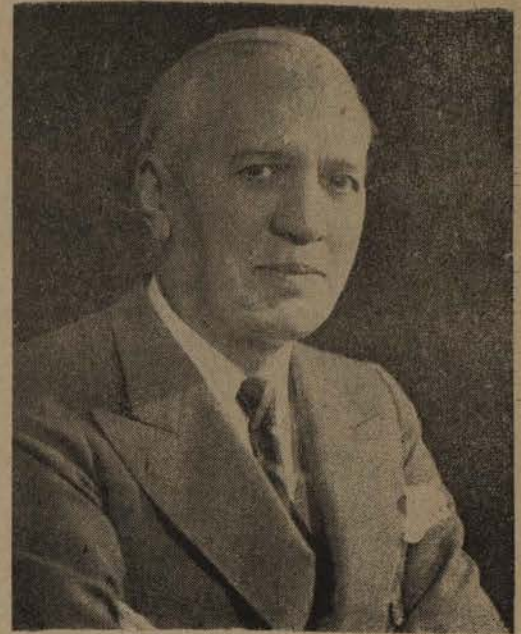
Il termina en portant un toast à la grandeur de la Grèce et à la prospérité des membres du Centre.

La fin de ses paroles fut couverte par des applaudissements prolongés de toute l'assistance. M. Pappas se fit ensuite présenter à tous les notables présents à la réception ayant pour chacun d'eux un mot aimable. La réception se prolongea très tard et tous emportèrent un inoubliable souvenir de cette belle réunion.

A la Légation Royale de Grèce à Pretoria

S.E. M. Constantin Collas, vient d'être nommé Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce auprès du Gouvernement de l'Union Sud-Africaine.

M. C. Collas, Ambassadeur de Grèce, entra au Ministère des Affaires Etrangères en 1908. Son premier poste en 1910, fut à la Légation Royale de Grèce au Caire. Puis il fut nommé aux Consuls de Tanta et d'Alexandrie. En 1912 il s'engagea dans l'armée et fut attaché successivement comme secrétaire particulier du Gouverneur Général de Thessaloniki, et plus tard de celui de Grèce. A la fin de la guerre il fut nommé aux Légations de Paris et



S.E. M. Constantin Collas
Ambassadeur de Grèce

de La Haye et ensuite à la Direction du Secrétariat Hellénique à la S.D.N. M. Collas prit part au Traité de Lausanne en 1922 et, en 1926, il fut nommé à la Légation Royale de Grèce à Londres. Depuis 1924 il était Ministre et plus tard Ambassadeur à Bucarest. Là il resta jusqu'à la rupture des relations Gréco-roumaines. M. Collas, arrivé au Moyen-Orient, il fut nommé à la fête de la Presse et de la Propagande Hellénique qu'il quitte pour occuper son nouveau poste à Pretoria.

La toute gracieuse et charmante Madame Collas accompagne M. l'Ambassadeur dans sa nouvelle mission qu'il assume dans des conditions difficiles et laquelle nous sommes persuadés sera menée à bonne fin.



Madame Constantin Collas

Mme Chang Kai Chek à la Maison Blanche

M. Wendell Willkie lors de sa tournée des fronts de guerre alliés, rendit visite au maréchal et à Mme. Tchang Kai Chek.

Madame Chang Kai Chek, femme du généralissime chinois, et la première femme d'état au monde, qui est arrivée aux Etats-Unis pour y subir un traitement médical, sera l'hôtesse des Roosevelt chez qui elle aura l'occasion de discuter de la stratégie de guerre dans le Pacifique.

Elle est la troisième chef des grandes puissances des Nations Unies à visiter les Etats-Unis cette année: les deux premiers étant M. M. Churchill et Molotov.

Par le fait qu'elle est réputée conseillère intime de son mari, sa décision de se rendre aux Etats-Unis doit révéler, croit-on, un autre sens que celui du simple traitement médical, pour des blessures qu'elle avait subies il y a cinq ans, dans un accident d'auto au cours de l'attaque japonaise sur Shanghai.

Tandis que Mme. Chang Kai Chek n'a pas encore de statut officiel, pour ce qui concerne les conseils de guerre internationaux: son opinion est grandement respectée et elle a sans doute apporté avec elle un message de son mari qui aura d'importantes répercussions sur les opérations alliées dans le Pacifique.

En raison de sa position elle est probablement autorisée à parler au nom du généralissime. Ainsi sa visite revêt une importance pareille à celles de MM. Churchill et Molotov.

Au cours de la visite de M. Churchill aux Etats-Unis, la Grande Bretagne décida d'ouvrir le front africain.

Il est un autre fait significatif: celui que Mme Chang Kai Chek accompagnait toujours son mari dans ses campagnes. C'est sa première visite aux Etats-Unis depuis qu'elle a obtenu ses diplômes du Collège Wellesley en 1917.

A l'Ambassade Hellenique du Londres

S.E. M. Thanassis Aghnidis qui vient d'être nommé au poste d'ambassadeur de Grèce à Londres, est né en 1889 — il fut d'abord attaché au bureau de la Presse à Londres, et fit ensuite partie du Secrétariat de la S.D.N. où il demeura jusqu'en 1942. Il fut successivement membre de la Section Politique de la S.D.N. Directeur de la Section du Département et enfin Sous-Secrétaire général de la S.D.N.

La presse londonienne annonçant cette nomination donne des notes biographiques et des commentaires favorables. Ainsi le collaborateur diplomatique du *Times* écrit: Cette nomination s'annonce fort heureuse. M. Agnidis grâce à ses connaissances et son expérience et surtout par les amitiés profondes qu'il compte chez nous — ayant été longtemps en rapport avec nos hommes d'état — sera en mesure de renforcer les liens solides d'amitié existant entre la Grèce et la Grande-Bretagne et mener à bout sa mission.

A la Légation de Pologne

M. Banaczyk, vice-président du Conseil national polonais à Londres est récemment arrivé au Caire pour visiter les unités polonaises et les centres de réfugiés polonais dans le Moyen-Orient. Le conseil national polonais de Londres qui est un amalgame de l'ex Diète et du Sénat exerce tous les pouvoirs législatifs, et contrôle directement toutes les activités des dirigeants polonais dans le monde.

M. Banaczyk fit plusieurs visites et reçut dans les salons de la légation de Pologne les rédacteurs en chef, les correspondants de guerre étrangers et

M. Banaczyk répondant aux questions posées dit qu'il était en mesure d'affirmer, non sans une vive satisfaction, que l'armée polonaise venait maintenant numériquement bonne cinquième dans l'ordre des forces combattantes. Plus de 100.000 hommes se trouvent sur les différents fronts depuis la Grande Bretagne jusqu'en Moyen Orient.

« L'impression que j'ai retiré au cours de mes récentes inspections autorise à tous les optimismes. L'esprit combattif polonais, en dépit des épreuves successives, reste intact. L'esprit qui règne entre les Polonais et leurs alliés est magnifique et fait augurer du mieux pour l'après-guerre.

«...Il faudra alors, (poursuit M. Banaczyk, - répondant à une question que les hommes fassent preuve de beaucoup de bonne volonté. Le gouvernement polonais pense déjà à l'avenir. C'est pourquoi il faut que nous combattons, tous tant que nous sommes, la thèse suivant laquelle les Allemands seraient tantôt bons tantôt mauvais. Il n'y a pas de bons et de mauvais Allemands. L'histoire de la Pologne est là pour l'attester. Il y a la piraterie allemande, le pillage allemand, le désir chronique et insatiable d'hégémonie allemand. Il faut faire aux Allemands le sort qu'il nous réservent par leur «guerre totale». Pour que la paix soit durable il ne faudra pas s'embarrasser de considérations gratuites. La paix doit être réalisée sur une base confédérale, plus réaliste. La Pologne a déjà agité en ce sens, elle a signé un pacte qui est l'ébauche de cette idée confédérale. La Yougoslavie a signé un pacte similaire avec la Grèce. Avec l'appui des grandes Puissances, la paix deviendra une réalité et un état permanent...»

Au Consulat de Tchecoslovaquie

M. Joseph M. Kadlec, consul général de Tchecoslovaquie à Jérusalem, a été nommé ministre plénipotentiaire à Téhéran. Son successeur à Jérusalem est M. Jan Novak, jusqu'ici consul à Beyrouth.

Au Consulat de Grèce

M. Georges Papadopoulos, attaché au ministère des Affaires étrangères à Athènes lors de l'occupation de la Grèce, vient d'assumer les fonctions de vice-consul au consulat général de Grèce à Alexandrie. Le nouveau vice-consul hellène est arrivé il y a quelques semaines de Grèce, d'où il réussit à s'échapper à bord d'une petite embarcation.

Légation du Portugal

La République Portugaise consciente de l'importance croissante qu'elle prend en Europe, a décidé de créer de nouvelles légations portugaises en Egypte, en Irlande, au Venezuela, au Pérou et au Mexique.

Le ministère portugais des Affaires Etrangères créera très vite des légations et des consulats dans les capitales et villes importantes de ces pays, la situation actuelle l'exigeant.

CHRONIQUE DES LIVRES

FERNAND LEPRETTE. - *Le Muraille du Silence et l'Utopie de l'Ancien Soldat*. (Edit. Horus. Le Caire)

Il me semble que tout a été dit sur la première partie du livre de Fernand Leprette. «*Le Muraille du Silence*». On s'est attaché à montrer l'intérêt immédiat de ces réflexions d'un ancien combattant saisi loin de



Le poète Fernand Leprette

chez soi et des siens par la défaite. On a discuté, comme cela était inévitable et nécessaire une attitude qu'on aurait voulu parfois plus véhémence et des actes de foi qu'on aurait aimé voir jaillir avec une plus généreuse spontanéité. On a bouilli d'impatience devant le flegme très «honnête homme» de l'auteur aux prises avec un interlocuteur qui dès les premiers mots aurait dû être précipité dans le Nil par un bras armé d'indignation. On a été touché, d'un bout à l'autre de l'ouvrage par le pathétique sobriement exprimé mais cependant âprement communicatif en dépit de la forme volontairement contenue dans laquelle il s'exprime...

Cette Muraille de Silence est évidemment la partie importante de l'ouvrage; l'autre cette «Utopie de l'ancien soldat» à laquelle je voudrais spécialement m'attacher n'est présentée que comme une sorte de hors-d'oeuvre, non pas précisément un complément de la première mais un document pour servir à illustrer la mentalité du combattant de l'autre guerre; un recueil de ses espérances et de ses craintes, de ses aspirations, de ses dégoûts, de ses ivresses, placé comme une statue impassible mais combien accusatrice à la porte de sortie d'une nouvelle expérience où le héros de l'histoire n'aurait jamais pu imaginer se voir assujéti.

Mais telle qu'elle est, cette Utopie de l'Ancien Soldat, et placée là seulement en fonction de la «Muraille de Silence» je la trouve pourtant attachante en elle-même et abstraction faite du rôle que l'auteur veut la voir remplir, d'autre part, il est bien vrai qu'on se sent plus à l'aise pour en parler puisque c'est une oeuvre où la littérature a le pas sur la pensée, une construction volontairement poussée dans le sens «artiste» avec des effets voulus et des recherches de forme calculées. La pensée s'y trouve revêtue d'un manteau aux broderies abondantes, aux drapés harmonieux et variés, petits plis et larges pans: il s'y propose une jouissance littéraire en plus de la nourriture que donne son contenu idéologique et sentimental; un ouvrage, enfin, situé assez loin dans le temps pour qu'on puisse

juger sans parti-pris les réactions qu'il dénote, l'expérience vécue dont il est le fruit, les traits de la figure humaine qu'il façonne et que le cours des ans a figés dans une attitude indiscutable.

«*L'Utopie de l'Ancien Soldat*» a été écrite à Alexandrie au lendemain de l'autre guerre par un combattant miraculeusement sauvé de l'action guerrière à laquelle — on le devine assez malgré une pudeur qui veut tout cacher de ses actes d'héroïsme personnel — à laquelle il s'était avec toute la ferveur que donne le sentiment du devoir à accomplir — disons plutôt, pour éviter ce style bourrage de crâne, disons plutôt par souci de la tâche à faire, du boulot à terminer proprement si pénible et si long que cela puisse paraître. Et ce souci n'exclut pas le désenchantement désabusé, l'accablant sentiment de l'à quoi bon commun aux plus vigoureux des combattants de la guerre de 1914-18. Sur la guerre même, placées là pour éclairer ce qui suit à travers leur transparence glauque et boueuse, une quinzaine de pages seulement. Dans les phrases brèves qui les remplissent peu de place à l'émotion personnelle. Et pourtant elles synthétisent en justes raccourcis l'atmosphère des premières lignes, leur brutalité, leur signification, les émotions qu'on y ressent et la leçon qu'on en reçoit. Amalgame dur, plein de force, l'insouciance du danger, des actes d'audace extrême accomplis par réaction contre la monotonie des attentes sans objet, le poids de l'inaction plus pénible à supporter que l'imminence même de la mort. Mais l'auteur s'arrête quand arrivent les grands moments, l'heure H, l'assaut... Parce que; ou bien la littérature ne doit pas se mêler de ça, ou bien parce que vous autres lecteurs, qui n'y étiez pas vous ne pourrez jamais imaginer jusqu'à les revivre ce que c'était que ces instants-là et parce qu'après tout, moi l'auteur et tous ceux qui comme moi ont passé par là nous savons bien que celle intensité dans l'atroce il n'y a pas de mots pour l'exprimer.

Voici pour l'exemple un des chapitres les plus attachants de ce livre dans ce qu'il dit comme dans ce qu'il tait...

Et au sortir de ces horreurs inexprimables le cantique de la joie de vivre. Cantique? Oui et non. Il y a l'élan sans frein d'une extase renouvelée dans la lumière; le ton des Nourritures terrestres, l'effusion de la vie à recommencer et dont tout d'abord on ne voit que le côté joies; cette lumière celle de l'Egypte, cette plantureuse poussée végétative de l'Oasis immense, la brise marine sur les quais d'Alexandrie, le sourire des enfants au berceau... Accents de joie profond et simple, si simple qu'elle n'ose pas se dire, se développer, s'analyser, qu'elle s'exprimerait volontiers par le cri, quelle est élan plus que pensée, effusion plutôt que paroles.

Cantique d'un croyant sans scrupules à sa foi dans la joie? Hélas non. Impossible rêve. On est soi mais on est autre; une partie de soi chante; l'autre gémit et doute. On a été poussé par trop de courants contraires pour savoir-aller droit même vers ce qui attire impérieusement, on a subi trop de reflets divers pour en faire un soleil de joie rayonnante. La conscience normale et droite d'un homme d'aujourd'hui qui regarde autour de lui, qui se cultive et qui réfléchit ne saurait adhérer toute entière à la joie de vivre. Le cours des temps lui impose un stoïcisme réfléchi. Des berceaux souriants vous vient une angoisse sur la destinée de ceux qu'il faudra pousser dans la vie et mener à l'âge d'homme sous sa propre responsabilité. On a des accès de générosité fraternelle vers les peuples jadis ennemis, un grand désir de paix dans une communion humaine sans jalousie de races ni de conditions; mais on se demande aussi si cette aspiration à l'unanimité qui lui serait nécessaire pour être valable. On en vient à penser, o comble de l'atroce, qu'a-

près avoir chanté sa joie il faut «se faire pardonner son bonheur»!

Jamais aucun bonheur terrestre n'aura la pureté d'un matin d'hiver sur la mer à Alexandrie...

Tout cela est profondément véridique et touchant. Si attentif qu'il soit l'auteur à mesurer ses phrases, à balancer leurs cadences, à choisir ses mots, à sculpter son style en force, à fuir la platitude ou la nonchalance de la conversation courante, il persiste dans ces pages assez de palpitation pour que le cœur du lecteur en perçoive le rythme et l'épouse à son tour — pendant que les manœuvres du stylisme l'amuse, l'attirent, l'agacent parfois et parfois l'émerveillent.

L'ensemble de l'Utopie de l'Ancien Soldat constitue une suite de volets, très différents l'un de l'autre, dont chacun enserme une matière un peu trop précieusement montée. Dans la Muraille du Silence, on note avec plaisir un élargissement dans la manière d'écrire, moins de résistance aux sollicitations du souffle qu'exige l'émotion). Ces volets successifs ont chacun leur centre d'intérêt. A eux tous ils respirent dans sa variété chatoyante, dans ses duretés, dans ses abandons dans ses attendrissements, dans ses regrets la poésie d'une âme.

ETIENNE MERIEL.



JALOUSIE

«Pleure petit oeuillet
«La Cavale noire
«N'a pas voulu boire»
Lorcica

*Des nuages, un moulin
ses cheveux de lin
viennent sur mes tempes.
Les voir, les toucher,
les humer sans fin...*

*Que lis-tu de profond?
Du Proust en amont
ta tendresse filiale.
Albertine l'a eu,
tu mords, et tu lis...*

*— Tu sais, qu'elle m'a dit,
la belle du précipice:
«La fille de ton chagrin,
n'est pas une novice,
Les buissons la connaissent.
Un jour laisse-la,
Elle ira là-bas...»*

*Je fonds à la voir
moulue par d'autres bras.
Vous autres, pitié,
braves gens qui passez...*

*Arbres, flots, mes amis,
faites pour moi quelque chose:
Un bouquet d'hypnoses,
Où la mer crie,
Où meurent les roses.*

*Je veux chaque matin
ses cheveux de lin...*

*La belle du précipice
vint me caresser,
avec son refrain:
«Elle n'est pas novice»*

*Des filles en veux-tu,
Ecrasent sur ma poitrine.
Je fabrique des moulins,
des cheveux de lin...*

*Et sans cesse je fonds:—
Ce n'est pas ses tresses.
Subir d'autres caresses,
mieux vaut en finir!*

*Après le jour gris
Vient le jour blanc.
Mieux vaut la nuit
Que l'incendie d'argent.*

*Des nuages, un moulin,
sont ma chaumière.
Et je hume sans fin,
Ses cheveux de lin...*

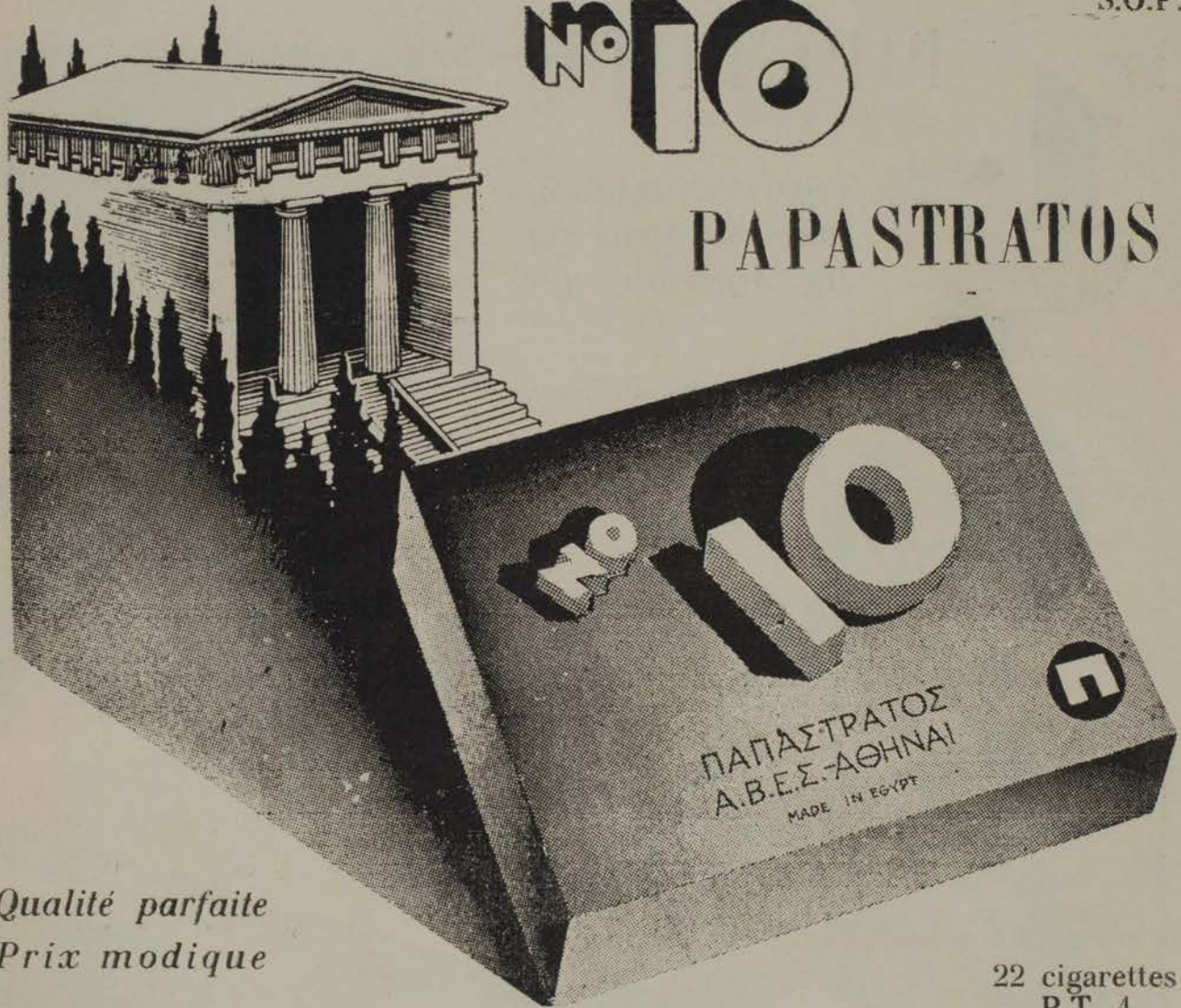
A. SHUAL

ELOY TROUVÈRE

S.O.P.

№ 10

ΠΑΡΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite
Prix modique*

22 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

№

1

PAPASTRATOS

*Cigarettes made of
mild tobaccos, of
the "Agrinion" type*

22 cigarettes P.T. 6½



CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"